

AUX SOURCES de l'EUROPE

HYPERBORÉE

TRIMESTRIEL N°5 - SAISON 2007 - 9 EUROS

Le chaudron de Gundestrup



- JEAN GIONO ET LE BOURDONNEMENT DES ABEILLES
- CHYPRE, LE BERCEAU D'APHRODITE
- CIEL DE PIERRE
- LES ENTITÉS QUI NOUS MINENT

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

Quel cinéma !

par Pierre-Émile Blaron

3

ORIGINES

Le chaudron de Gundestrup et son message hyperboréen

par Paul-Georges Sansonetti

4

Les sept degrés de l'ordre mithriaque

par Paul Catsarav

12

Du ciel de pierre au ciel dans la pierre

par Jean Haudry

18

NOTRE EUROPE

Chypre, d'Aphrodite à Attila

par Alain Cagnat

25

LU, VU, ENTENDU

Page solaire : Jean Giono et le bourdonnement des abeilles

35

Nostradamus

une biographie de Pierre-Émile Blaron :
entretien avec l'auteur

38

TERROIRS SECRETS

La «tête de Maures» du drapeau corse

39

Journées « Provence secrète » des 1er et 2 septembre

40

Témoignage : ces entités qui nous minent. Entretien avec Paul Marcus, radiesthésiste, énergéticien

43

ARCHEOS-INFOS

Le fil des temps anciens

par Damien Dulaz

48

NOUVELLES DE LA TERRE

Menace sur nos vins

50

La mort des abeilles et la survie des hommes par Solveig du Thurell

51

Hyperborée est une revue trimestrielle éditée par le
CRUSOE, Centre de Recherches Universitaires Sur
les Origines de l'Europe.

CRUSOE, B.M.F. - BP 30160 - 13795 Aix-en-Provence

cedex 8

Directeur de la publication : Pierre-Émile Blaron

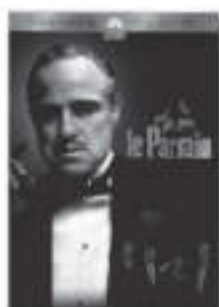
pour la revue *Hyperborée*

Correspondant graphique : Ego-Sud@wanadoo.fr



HYPERBORÉE : NOTRE PASSÉ LE PLUS-LOINTAIN, NOTRE AVENIR LE PLUS PROCHE

Quel cinéma !



Blade Runner, Le Parrain, Soleil vert, Matrix...

Scénario 1, « Fin d'un monde » : Nous sommes en 2027. Une multitude de mafias de toutes sortes a mis le monde en coupe réglée. Leurs représentants les plus distingués sillonnent la planète en jet privé et se rencontrent sur des yachts immobiles. Ils ont des rictus malins figés aux lèvres, des lunettes noires et des costumes noirs.

Leur raison d'être : l'argent. Leur stratégie ? Jeter leur dévolu sur un pays et s'emparer de ses richesses : tondre les habitants comme des moutons, les presser comme des citrons et passer au « secteur », au pays, voisin ; ce seront eux ou leurs semblables qui en prendront les commandes ; ils sont interchangeables, ils n'ont pas de racines, pas d'attaches, pas de goût, comme des tomates hors sol. Ils sont présidents, de multinationales, de banques, d'organismes internationaux, d'associations influentes et bien subventionnées, de syndicats... Le monde devient un désert, comme les terres africaines, autrefois, après le passage des sauterelles. Dire qu'après eux, on s'attendait à un déluge !

Alamo, La Chute, Apocalypse now, 300...

Des héros et des saints se dressent contre les hommes en noir, mais peut-on relever un monde qui s'écroule, un mur qui s'effondre ? Nous ne sommes plus dans l'histoire dérisoire des hommes, mais dans celle des dieux, dans l'histoire cosmique, dans celle qui se compte en millions d'années. Nos héros courent d'un rempart à l'autre, d'un foyer à l'autre ; tout tombe, tout brûle, tout se consume ; ils ont les bras chargés de sang, d'eau, de fusils, de vieux slogans, d'hommes providentiels. Nos saints s'affairent auprès des idéologies et des religions monothéistes ; mais n'est-ce pas de l'acharnement thérapeutique ? L'aiguille de l'horloge ne revient pas en arrière ; elle passe à une autre heure, à un autre monde, à un autre cycle.



par Pierre-Emile Blairon



2001, l'Odyssée de l'espace, Excalibur, Le Seigneur des Anneaux, encore Matrix, Manon des Sources, La Guerre du feu...

Quelque part dans l'univers, une grande roue tourne lentement au son d'une valse de Strauss. Un vaisseau s'éloigne de notre planète. Les dieux ont planté sur la Terre un monolithe, comme une graine. Il émet une sorte de bourdonnement comme s'il contenait des millions d'abeilles qui vont couvrir la Terre de leurs nuages dansants pour disséminer la

vie.

Les abeilles : voilà notre seule raison d'agir ; en tout cas la plus belle...

Dans ce cinquième numéro d'Hyperborée magazine, dans le désordre :

Jean Giono et le bourdonnement des abeilles.

Mithra, le père du Christ.

Le monolithe de Jean Haudry, celui de la Connaissance.

Le chaudron de Paul-Georges Sansonetti, celui de la Renaissance (la vraie).

L'île de Chypre, le berceau d'Aphrodite.

Un témoignage exceptionnel : celui de Paul Marcus, radiesthésiste, énergéticien.

Et le reste...



Le chaudron de Gundestrup et son message hyperboréen

par Paul-Georges Sansonetti

COMME L'OMPHALOS DE DELPHES

Le temps est venu de constituer ce que l'on dénommerait, selon une formule bien connue d'André Malraux, un « musée imaginaire ». A la différence près que l'auteur de *La Condition Humaine* voyait dans un tel regroupement d'œuvres d'art

l'occasion de parvenir à une perception mondiale de la culture, ce qu'il nommait le « Trésor de l'art universel »¹. Notre intention est tout autre et le musée idéal qui prendra corps dans les pages de cette revue réunira des objets évocateurs de ce que, depuis René Guénon, l'on désigne sous le nom de Centre suprême qui, synonyme d'Âge d'Or, fut le lieu d'épanouissement de l'originelle humanité et le siège d'un ordre « principal » (pour reprendre ici un terme cher à ce même théoricien de la Tradition). Une première pièce archéologique s'impose à nous car elle résume l'essentiel de ce qu'implique la doctrine des cycles, à savoir qu'après l'occultation de ce Centre et durant les dizaines de millénaires qui virent l'involution à travers les Âges successifs d'Argent, d'Airain et de Fer, il s'est avéré nécessaire, au moins pour des élites, de réintégrer l'état supra-humain existant à l'aurore de l'Histoire. C'est cela même que résume le célèbre chaudron dit de Gundestrup (nom du lieu danois où il fut découvert) conservé au Nationalmuseum de Copenhague mais dont une copie existe au Musée des

Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye.

En fonction de la technique présidant à sa réalisation, cette pièce archéologique appartient probablement aux Scordisques, un peuple celte établi dans le voisinage des Thraces avec lesquels ils conclurent une alliance. Ce que

prouve la dorure de l'argent, technique utilisée par les artisans thraces et qui caractérise le chaudron².



Il s'agit indéniablement d'un objet à caractère sacré comme en témoigne sa décoration montrant des divinités (masculines et féminines). Huit d'entre elles sont figurées sur la surface extérieure. Ce nombre

situe symboliquement le chaudron au milieu du monde dès lors que les visages des dieux et déesses regardent, selon le motif de la rose des vents, vers les directions cardinales de l'espace

NOTES

1 Dans son introduction à l'ouvrage d'André Parot, *Sumet*, Editions Gallimard (Paris, 1961), p. XLVI. Ajoutons que Malraux n'est en rien concerné par la notion de Tradition primordiale qui fonde l'œuvre de Guénon et, ayant lu certains ouvrages de ce dernier, il lui reproche d'avoir toujours réécrit le même livre.

2 Cf. *Les Celtes*, ouvrage collectif, Edition Bompiani (Milan, 1991), p. 538. On pense que s'il a été retrouvé aussi loin de son lieu d'origine c'est sans doute à la suite de la pérégrination à travers l'Europe des Cimbres, qui s'en emparèrent et l'amènèrent dans leur butin au Danemark.



②

et les quatre autres intermédiaires. D'une certaine façon, cet objet a la même fonction que l'*omphalos* de Delphes : il se place au centre d'un territoire (celui des Scordisques) et rassemble tout un panthéon ainsi que des scènes à caractère hautement initiatique couvrant l'intérieur.

La principale représente ce qu'il conviendrait de nommer la « seconde naissance ». On voit une frise de guerriers armés de la lance et du grand bouclier oblongue des Celtes qui, sous la conduite d'un officier - sinon d'un officiant ! - reconnaissable à son casque et à un bâton de commandement (à moins qu'il ne s'agisse d'une épée), s'avancent vers un personnage d'une taille formidable. Ce dernier est certainement le Dagda (littéralement, « dieu bon ») qui patronne la connaissance druidique, les combattants, et auquel se rapporte la notion d'éternité³. Son attribut principal est un chaudron d'abondance et de résurrection représenté devant lui sur cette scène et dont le réceptacle sacré des Scordisques constitue sans doute une projection culturelle. Le dieu vient d'empoigner l'un des guerriers - et, on le devine, les autres suivront à tour de rôle - pour le plonger tête la première dans son chaudron. Le fait que l'élu soit ainsi positionné à l'envers, pieds vers le ciel, n'est pas sans rappeler dans le Tarot (dit

de Marseille) l'arcane majeur douze intitulé *Le Pendu* et montrant un homme tête en bas car attaché par un pied à une sorte de portique. Les spécialistes du Tarot considèrent généralement que ce personnage est ainsi suspendu pour voir le monde non point à l'envers mais à l'endroit. Bien peu d'entre eux préciseront que cette vision procède d'un « à rebours » de l'inversion des valeurs caractérisant la civilisation à la fin de l'Âge blasonné de Fer (par les Perses, les Grecs ou les Germains⁴) et de ténèbres (par l'Inde) (Illustrations 1 et 2).

DANS LE CHAUDRON DE RÉSURRECTION

Ainsi que le mentionne un texte mythologique irlandais, *Le Livre des Conquêtes*, on ressuscitait un guerrier mort en l'immergeant dans le chaudron du Dagda. Certes, les hommes en armes s'avancant vers le dieu ne sont pas des défunts mais, en fonction

NOTES

³ Notons ce ternaire hautement significatif : la connaissance druidique et l'aptitude à combattre sont indissociables de l'éternité.

⁴ Comme on le découvrira bientôt avec la remarquable étude de notre ami Alain Colomb.



③

d'une réalité supérieure, seul celui qui reçoit une seconde naissance par un processus initiatique peut se dire vivant. Au-dessus de ces fantassins passent des cavaliers. Ce sont les deux fois nés, les ressuscités. Ils montent des chevaux, c'est-à-dire que leurs pieds ne touchent plus terre et l'animal qui les porte se déplace selon un triple mode symbolisant, pour les anciens, les trois états constitutifs de l'être et de l'univers : d'abord le pas qui correspond au rythme du corps humain et

figure précisément la densité physique ; puis, avec le trot, d'un rythme déjà plus aérien, intervient ce que l'on nommerait le « corps subtil », le Double selon diverses traditions ; et, enfin, le galop par lequel, métaphoriquement, « le cheval s'envole » (à l'instar de Pégase qu'enfourche Persée ou de Sleipnir que chevauche Odinn). Et c'est précisément au grand galop que sont lancées les montures de ceux re-nés par (ce que manifeste) le Dagda.

À ce niveau supérieur, la lance et le bouclier ne sont plus de mise. Tenue verticalement, la lance renvoyait à l'Axe du monde que, dans la présente composition, nous allons le voir, remplace la ligne végétale arborescente séparant les deux registres. En fait, le galop des élus du Dagda s'effectue sur cette ligne, donc sur l'Axe même. Pour les hommes maîtrisant le « cheval », la protection du corps que constituait le grand bouclier est désormais inutile car ils sont coiffés d'un casque (de type celto italique⁵) ; ce qui, à une exception près, n'était pas le cas des fantassins occupant le registre du bas. Plus exactement, il conviendrait de dire que la « trempe » de la tête assure une définitive sauvegarde. Leur pensée ne peut plus être sujette à de perpétuelles fluctuations, comme c'est le cas pour l'humanité ordinaire car, dupliquant le chaudron du dieu, les casques arment désormais l'intellect. Ces guerriers de l'esprit sont, à jamais, équipés par la sagesse (issue) du Dagda et l'immuabilité qu'elle suppose annonce l'éternité.

NOTES

5 Comme les vingt sept spécimens découverts à Negau, en Styrie (Autriche), dans un dépôt appartenant à des auxiliaires germaniques de l'armée romaine ; ce qui prouve deux inscriptions, gravées dans le métal, en alphabet nord-étrusque mais de longue germanique. Le Musée du Louvre possédait jadis des casques de ce type dans la grande salle du premier étage rassemblant les objets de bronze et d'or grecs et italiques. On peut également en contempler un exemplaire (qui, peut-être, provient du Louvre) dans la grande salle d'archéologie comparée du Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye.

6 Ainsi, en ce qui concerne le héros germanique Sigurd (ie Sigfrid du Niebelungenlied) qui, après avoir tué le dragon Fafnir, comprend soudain le langage des oiseaux. Ces oiseaux sont sept, nombre médiateur entre « terre » (l'humaine condition) et « ciel » (les états supérieurs de conscience reconduisant au divin). A la surface extérieure du chaudron de Gundestrup, une déesse tient un oiseau dans sa droite tandis que deux aigles l'encadrent. L'explication des autres figures accompagnant son image nécessiterait de longs développements hors de propos en regard du thème abordé aujourd'hui.

7 Ce dieu-cerf est du reste présent par deux fois sur le chaudron : à l'extérieur et à l'intérieur. Dans ce dernier cas, notons sa posture « en lotus » évoquant les statues du sanctuaire de Roquepertuse. De sa main droite il brandit un marteau, allusion au « centre de force » - ou chakra - karyogène, siège de la parole et, donc, du Verbe. Au Moyen-Âge, on représentait parfois le Christ sous l'aspect d'un cerf blanc (cf. aussi la légende de Saint Hubert). Or le Christ est le Verbe. De sa senestre, Cerneumon tient le serpent-bélier symbolisant la foudre divine. Un détail mérite mention : les cornes du dieu comportent chacune sept pointes (en comptant les six ondouillers), ce qui fait quatorze pour la paire. Près du dieu, son animal emblématique, un cerf, en porte seize (huit à chaque corne). Quatorze plus seize, cela fait trente. Selon le docteur Allendy - cf. son Symbolisme des nombres, Édition Chacornac (Paris, 1948), p. 376 - ce nombre exprime la mise en ordre du cosmos. Un exemple s'impose immédiatement : les trente degrés délimitant chacun des signes du zodiaque, d'où les jours formant un mois. Rappelons aussi les trente familles constitutives de Rome ou, dans le domaine chrétien, le fait que Jésus ne commence son apostolat qu'à l'âge de trente ans, pour ne blesser d'autres exemples (illustration 3).

Chaque couvre-chef s'orne d'un emblème illustrant une donnée essentielle sur le plan initiatique. Le premier de ces emblèmes est un oiseau, allusion évidente aux états supraterrrestres, aériens conférés par la transformation de l'être. On songe aussi à la « langue des oiseaux » que mentionnent diverses traditions⁶. Le second porte, comme l'officier (officiant) conduisant les postulants, un sanglier qui résume la notion de terre originelle ; nous allons en reparler. Les cornes de cerf qu'arbore le troisième sont directement allusives au dieu Cernunnos⁷ et traduisent la capacité à ramifier sa pensée selon l'Arbre Axe du monde. Enfin, le dernier présente un cimier analogue à celui des combattants grecs ou italiques. Ce genre d'ornement étant généralement en crin de cheval, on songe à Epona - déesse équestre - et c'est la condition même de cavalier, figurant le nouvel état des initiés du Dagda, que ce casque énonce.



④

LE SERPENT-BÉLIER ET L'EMBLÈME DU CENTRE ORIGINEL

Le galop entraîne les accomplis dans une direction qu'ouvre un singulier animal puisqu'il s'agit d'un serpent à tête de bélier. Pareille créature nécessite une interprétation. Si, comme l'un des signes du zodiaque s'en fait l'écho, le bélier est en rapport avec l'élément igné, un serpent-bélier serait un reptile de feu, image qui s'applique à la foudre. Ce que confirme l'une des deux autres scènes, toujours à l'intérieur du chaudron, où intervient le mythique ophidien. On voit Taranis, le dieu de l'orage et, permettant de l'identifier, son attribut, une roue qui, symbolisant le « roulement du tonnerre », sort à moitié de son bras droit. Empoignant la roue, un personnage coiffé d'un casque cornu⁸ semble effectuer un bond, littéralement arraché de terre par le contact avec la puissance

NOTES

8 Ce sont des cornes de taureau, animal symbolisant la « terre », c'est à dire la densité de la matière et la force vitale printanière provoquant la floraison du monde. Que le personnage au menton ainsi blasonné de telles cornes soit soulevé de terre par contact avec la roue fulgurante tendrait à signifier que, détenteur de (et armé par) ce qu'incarne le taureau, il entre en contact avec une puissance qui le hisse à un degré supérieur de conscience, celui du Soi, autrement dit le divin en l'être. Il est à noter que, depuis les temps proto-historiques (comme le montre les gravures rupestres de Bohuslan en Suède), le Soi, soleil spirituel au zénith de l'être, est figuré par un cercle centré. Ici, ce dernier symbole apparaît sous l'aspect de la roue divine (qui fait corps avec Taranis) dont ne sont visibles que huit rayons. Traditionnellement le chiffre huit est celui du milieu du monde, ainsi que l'illustrent les divinités occupant l'extérieur du chaudron. L'être qui parvient à rejoindre le Soi est, de facto, en Invariable Milieu. Autre précision à apporter, le fond discoïdal de ce récipient montre un personnage armé d'une épée en train de bondir sur le dos d'un taureau d'une taille effrayante (au moins trois mètres de haut si l'on suppose que l'homme qui l'affronte mesure aux environs d'un mètre quatre vingt) (illustration 4). On songe évidemment à Mithra

maîtrisant la force vitale sous son aspect le plus violemment débridé que manifeste un taureau sauvage. Sans doute sommes-nous en présence d'un même concept. Trois autres animaux participent à cette scène : un chien, accompagnant, on le suppose, le personnage que l'on identifie alors à un chasseur, semble avoir été tué tandis qu'un autre, bien vivant, assiste son maître. Un troisième animal, positionné à plat ventre, n'est pas aisé à identifier et l'on se demande s'il s'agit d'un troisième chien ou d'un taureillon. Sur la décoration latérale interne, on voit aussi trois hommes adoptant la même attitude en brandissant chacun une épée face à un taureau qualifié d'unicorne (mais, la tête du bovidé étant de profil, on peut imaginer que l'une des cornes est cachée par celle visible car il en est de même pour les oreilles d'autres animaux présents sur cette même scène). Le chiffre trois, si important pour les Celtes, pourrait se rapporter à la confrontation avec une force tellurique gardienne des trois mondes auxquels fait allusion le triple mode de déplacement du cheval. Dans la tradition viking, le cœur de Hrungnir, un géant que Thor affronte et fracasse, est formé de trois cornes en pierre et, dans l'épopée d'Héraclès, Géryon, gardien d'un troupeau de boeufs, possède un triple corps. Pour nous résumer, disons que la maîtrise de la force taurine confère l'accès à la réalité supérieure de l'être. Réalité qu'illuminé la radiance divine (illustration 5).

divine. Ondulant sous ses pieds, un serpent béliet le regarde, comme pour bien signifier qu'un tel animal est indissociable du tourbillon d'énergie. C'est donc cette fulguration qui guide les êtres renés et mués en cavaliers par le pouvoir du Dagda (illustration 6).

Au-dessous du serpent-béliet se tiennent trois joueurs de carnyx. L'ouverture de leur instrument reproduit la hure d'un sanglier. Fréquent sur les enseignes et les monnaies gauloises, cet animal n'est pas seulement métaphorique de « la rage militaire », ainsi que le note Jan de Vries⁹, il s'impose avant tout en tant que le rappel de la Tradition primordiale chez les peuples indo-européens. En effet, selon René Guénon, le terme sanscrit *varahi* correspond à « la « terre sacrée » polaire, siège du centre spirituel primordial »¹⁰ qui est aussi « la terre du sanglier ». Du reste, dans le dictionnaire sanscrit-français¹¹, le mot *varaha* désigne ce qui est relatif au sanglier¹². En Gaule, un même symbolisme s'attache à l'image du sanglier comme tend à le prouver la statue colonne du dieu d'Eufigneix (dans la Haute Marne) montrant une divinité non identifiée portant cet animal qui

s'avance verticalement. La notion d'Axe du monde étant synonyme de Pôle, il est aisé de deviner que ce sanglier, en se confondant avec le dieu colonne, renvoie au Centre suprême. Pour René Guénon, la colonne vertébrale d'un être correspond à cet Axe. Sur la pièce archéologique d'Eufigneix ou sur bien d'autres tirées de l'iconographie celtique, germanique ou grecque, les soies dorsales fortement accentuées donnent l'impression d'un rayonnement jaillissant des vertèbres. Le sanglier est donc le porteur de l'Axe — lumineux — du monde et, de la sorte, symbolise une originelle supra-humanité détentrice de la Lumière de Gloire (nommée *tejas* en Inde, *Xvarnah* chez les Mazdéens, *wulphuz* en Germanie ou Saint Esprit dans le Christianisme).

NOTES

9 *La Religion des Celtes*, Éditions Payot (Paris, 1963), p. 190.

10 *Dans Les Symboles Fondamentaux de la Science sacrée*, Éditions Gallimard (Paris, 1962), p. 178.

11 *Par N. Satchouk, L. Nini, L. Roux*, Éditions Adrien Maisonneuve (Paris, 1972), p. 551.

12 *Ibid.*, p. 611.





⑥

Se déroulant au son des hures, cette cérémonie que dirige un officiant dont la tête - le mental - se blasonne d'un sanglier, est donc placée sous l'invocation du centre suprême.

L'ARBRE ET LA FONTAINE DE VIE

Nous disions plus haut que les lances tenues verticalement par les guerriers alignés renvoyaient à l'Arbre du monde¹³. Le concepteur de ce décor a pris grand soin de faire que les pointes de ces armes touchent la longue ligne végétale séparant les deux niveaux de la scène initiatique. Les lances indiquent tout simplement cette ligne qui comporte treize rameaux terminés par ce qui ressemble à une fleur (de lys ?) ou à une feuille trilobée. L'extrémité de ce végétal comporte un

même motif ternaire¹⁴, comme pour répondre aux trois racines devant le chaudron. En fait, le tracé végétal qui nous occupe n'est autre que l'Arbre-Axe du monde

NOTES

¹³ Sur la lance en tant que substitut de l'Arbre du monde, cf. René Guénon, *Le Roi du Monde*, Editions Gallimard (Paris, 1958), p. 41, note 3. Cf. aussi, concernant la lance du dieu Odin, notre article intitulé *En ce temps de haches et de loupes dans le n° 3 d'Hyperborée*, p. 32.

¹⁴ Ce qui ferait, en tenant compte de cette extrémité juste devant les carnyx, quatorze arborescences (le septénaire multiplié par deux). Signalons que l'une des arborescences (la neuvième à partir du chaudron) présente, nous allons voir pourquoi, deux pétales ou lobes au lieu de trois. Il en résulte donc non pas 42 (3 x 14) pétales ou lobes mais 41 ; nombre qu'il serait alors loisible d'interpréter comme suit : 40 marquant le retour à l'origine, ainsi que le rappelle René Guénon dans *Le Roi du Monde*, op. cit., p. 42, note 3, et 1 exprimant l'unité principale retrouvée.



présent dans le symbolisme d'innombrables traditions. Ici, sa position horizontale fait qu'on ne l'identifie pas immédiatement comme tel. Mais le plus important réside en ce que l'initiation s'opère aux racines de cet Axe. Il ne saurait y avoir de retour à l'origine et de transmutation totale de l'être qu'à la condition de parvenir à la racine, autrement dit au commencement même de ce à quoi renvoie l'Arbre axial : le Pôle.

Métaphoriquement, la source a la même signification que les racines. Ici, les racines jouxtent le chaudron divin qui remplace la source puisqu'il constitue le puits artésien de l'énergie divine. Ce thème se révèle d'une extrême importance car il reparait chez divers peuples. Que l'on songe, dans la mythologie scandinave, à la source de Urda (l'« Origine ») jaillissant entre les racines du frêne Yggdrasil, l'Axe du monde ; ou, autre exemple, aux quatre fleuves qui prennent naissance au pied de l'Arbre de vie dans le jardin d'Eden¹⁵, sans oublier le fait qu'au chapitre XXII de l'*Apocalypse* de Jean il est question de ce même Arbre associé au fleuve, lui aussi de vie, occupant le centre de la

NOTES

¹⁵ Il s'agit là de l'une des données issues de la Tradition primordiale et réinterprétée par l'Ancien Testament.

¹⁶ *Apocalypse*, 22, 1-2.

¹⁷ De par le fait que son matériau est « d'or pur, pareil à du pur cristal » (*ibid.*, 21, 18) et que « la gloire de Dieu l'a illuminée » (*ibid.*, 21, 23). Dès lors, « il n'y aura là plus de nuit » (*ibid.*, 21, 25).

« Jérusalem céleste »¹⁶, cité aux allures d'Héliopolis¹⁷ qui, à la fin du cycle, lors de la Parousie, doit surgir après destruction de la Jérusalem terrestre¹⁸. C'est ce même thème de l'Arbre et de la fontaine que Chrétien de Troyes reprend dans son récit intitulé *Yvain ou le chevalier au lion*¹⁹.

En regardant attentivement cet Arbre de vie qui trace la voie initiatique pour les postulants comme pour les accomplis, apparaît un détail que l'on est tenté d'interpréter à première vue comme une maladresse de l'artiste : en partant des racines, le neuvième rameau comporte deux pétales ou lobes et non point trois ainsi que pour toutes les autres. Compte tenu de la méticulosité dans le domaine du symbole avec laquelle cet objet a été conçu, excluons l'erreur et interrogeons-nous sur la signification qui, tout à la fois, serait alors signalée et occultée. Les ramifications, non réparties symétriquement de part et d'autre du tronc axial, s'alternent comme pour permettre la lecture de nombres précis. En effet, si l'on part du premier rameau, juste après les racines, et que l'on compte le nombre de pétales (ou de lobes) jusqu'au neuvième rameau inclus, nous obtenons 26. Or 26 n'est pas un nombre parmi d'autres : il est unique !²⁰ En effet, les mathématiciens nous disent que c'est le seul à se situer entre un carré (celui de $5 = 25$) et un cube (celui de $3 = 27$). Une énigme qui donna lieu au fameux théorème de Fermat²¹. Selon la tradition hébraïque, 26 est la guématrie du nom ineffable puisque divin. Dans le contexte symbolique du chaudron sacré des Scordisques, le 26 renvoie certainement à ce positionnement entre un carré et un cube et, s'il n'est pas directement en rapport avec la notion d'absolu indissociable du divin, le fait que le rameau bilobé soit sous l'éperon du cavalier coiffé du casque au sanglier indique bien que ce nombre est évocateur du Centre suprême. Peut-être pour suggérer que l'occultation de ce Centre s'opère dans la spatialité que déploie le passage d'une dimension à l'autre. Il y a là comme



Le dieu d'Eufigneix

un parfum de physique quantique²² et une allusion à l'« Autre monde magique » (dénomination dont usent les celtisants) si présent dans les mythes irlandais. Un Autre monde apparemment semblable au nôtre mais où le temps n'a pas de prise sur les êtres et les choses car il ne s'écoule point et, dirait-on, fait du sur-place²³. En ce lieu serait le Centre suprême qui, nous dit René Guénon, n'a pas disparu mais demeure invisible et inaccessible durant les affres du dernier Âge²⁴ (illustration 7). ■

NOTES

18 S'il faut en croire les paroles du Christ dans *Matthieu* 524, 1-2) et plus encore dans *Luc* : « tes ennemis diaboliques contre toi des racanchements, t'investiront et (...) ils ne laisseront pas chaque pierre sur pierre parce que tu n'auras pas reconnu le moment où tu étais visitée » (19, 43-44). Pour Guénon, « le nom primitif de Jérusalem (...) était *Jebus* » et « si le nom de Jérusalem fut donné à cette ville lorsqu'un centre spirituel y fut établi par les Hébreux, c'est pour indiquer qu'elle était dès lors comme une image visible de la véritable Salem » : *Le Roi du Monde*, op. cit., p. 49. Salem étant l'un des multiples noms du Centre suprême. On comprend dans ces conditions que la « Jérusalem céleste » se révélant à la fin des temps n'est rien d'autre que ce même Centre. L'équivalent de cette cité lumineuse est présent dans les récits eschatologiques de diverses traditions. Ainsi la *Völuspá*, texte fondamental des Vikings, parle (à la strophe 64) d'un palais « plus resplendissant que le soleil et couvert d'or » surgissant après le Ragnarök et destiné aux âmes demeurées fidèles à l'ancienne loi.

19 Cf. le n°4 d'*Hyperborée*, p. 3 et suiv.

20 De par les valeurs que leur confère la place que chacune occupe dans l'alphabet hébreu, les quatre lettres composant ce nom donnent le nombre unique.

21 Mathématicien français (1601-1665) considéré comme un précurseur dans le calcul différentiel, la théorie des nombres ou encore la géométrie analytique et le calcul des probabilités.

22 Comme le précisait un article de la revue *Science et Vie* (n° 1018, juillet 2002, p. 44), « quatre dimensions ne suffisent pas pour expliquer l'univers ». Nous sommes, rappelons-le, dans un univers formé de trois dimensions spatiales – longueur, largeur et hauteur – auxquelles il faut ajouter la dimension temps.

23 En cet Ailleurs, les êtres demeurent immuablement jeunes. De même, une pomme cueillie et croquée se retrouve le jour suivant à sa place initiale sur l'arbre.

24 Cf. *Le Roi du Monde*, op. cit., p. 67.

Les sept degrés de l'ordre mithriaque

par Paul Catsaras

Deuxième et dernière partie

La première partie de cet article est parue dans notre précédent numéro.

Dessins : André Herbouze

L'ordre mithriaque constitue l'un des exemples les plus intéressants d'organisation religieuse à caractère initiatique nous permettant de comprendre comment un peuple indo-européen s'est efforcé de maintenir le souvenir actif de l'Âge d'Or, en tentant de reconquérir l'état de supra-humanité qui existait durant cette aurore du monde. Car, de façon identique à la Grèce, la Perse, d'où est issu le culte de Mithra, divisait l'histoire du monde en quatre Âges symbolisés par des métaux¹.

De fait un ordre initiatique digne de ce nom ne devrait pas avoir d'autre finalité que de permettre aux plus déterminés des individus de réintégrer les capacités des origines. En naissant de la pierre, comme nous l'avons vu la dernière fois, le dieu proclame que la véritable existence consiste à briser la « pétrification » dans laquelle se trouve l'humanité ordinaire. Pour y parvenir, le franchissement de sept étapes – sept degrés initiatiques – se révèle indispensable. Mais, avant de les nommer et d'en découvrir les significations, il nous faut camper le décor de l'un des temples appelés *Mithraeum* ou encore « antre ».

Les antres ont la particularité d'être construits près d'une source vive, ce qui permet aux fidèles de se purifier avant d'entrer. De plus, l'image de la source se fait évocatrice de l'origine de l'être et, conséquemment, de la civilisation. L'ouverture de ce temple doit être orienté vers le soleil levant. On compte trois sortes de lieux : d'abord des grottes, retaillées en salles voûtées, que l'on rencontre le long des voies et à côté des grandes villas. Puis des souterrains, comme à Rome (Aventin) et Ostie, à Trèves (Allemagne) ou à Merida (Espagne). Enfin, de petites basiliques en bois ou en pierre installées le long des *limes* (frontières du Rhin et du Danube).

Mithra est célébré à la lueur des torches et l'initié connaîtra une renaissance au sein de ténèbres qui se font l'écrin d'un feu rituel synonyme d'éclairement de l'âme². L'intérieur du sanctuaire se veut une représentation de l'univers, une *imago mundi*. Sa forme est toujours rectangulaire avec une longue allée centrale conduisant vers l'abside où sont posés des autels de pierre. Au sol, une mosaïque ou une peinture montre les symboles des différents grades hiérarchisant

NOTES

¹ Seule différence, l'Acier remplace l'Aïraîn qui, pour Hésiode, suit l'Or et l'Argent.

² Ce « noir » est directement allusif à ce qui est primordial mais non encore manifesté, les ténèbres d'avant le *fiat lux* ainsi que le noir du cosmos.



la confrérie. Tout au fond de l'abside, une sculpture de marbre ou de stuc montre le dieu qui met à mort le taureau. Le cercle zodiacal qu'accompagnent les luminaires célestes, le diurne et le nocturne, entoure cette scène. Près du dieu sont représentés les deux dadophores, le *caute* qui tient un flambeau dirigé vers le ciel et l'autre, le *cautopate* dont la flamme est dirigée vers le sol qui incarnent le lever et le coucher du soleil. Avec Mithra, ils forment une sorte de trinité. La voûte du temple, peinte en bleu et semée d'étoiles, reproduit le ciel nocturne. Il est important de noter qu'il n'existe aucune ouverture dans le sanctuaire et, seules, des veilleuses placées sur le rebord des banquettes et des lampes suspendues au plafond ajoutent des étoiles à ce lieu tandis que les flammes des autels illuminent l'image de Mithra, vainqueur du taureau tellurique.

Les initiés se rassemblent donc sous la voûte cosmique exprimant l'ordre immuable de l'univers blasonné et le rongeolement des feux sur l'effigie du tauroctone et des *dadophores* rappelle qu'une ignition subtile, invisible, anime tout ce qui existe³. N'oublions pas que le feu était considéré comme le fils d'Ohmazd⁴. Enfin, le long des murs, des reliefs illustrent la geste de Mithra. Des deux côtés de l'allée, des banquettes appelées *podia* permettent aux fidèles de partager un repas car le *Mithraeum* est aussi une salle de repas communel.

Les sacrements ont lieu dans le couloir central. De l'entrée du temple jusqu'à l'abside, l'initié parcourt symboliquement la totalité des quatre éléments : terre, air, eau, feu ainsi que les astres et le zodiaque représentés. N'oublions pas, en effet, que le zodiaque répond aux quatre éléments puisque chacun est présent trois fois dans les douze signes. A ce propos, toujours à l'entrée, se dresse une statue ailée représentant un personnage à tête de lion et debout



sur un globe terrestre. Il s'agit de Zervan, dieu du temps, le Saturne-Chronos iranien. Sur son corps s'enroule un serpent allusif au trajet du soleil dans la ronde zodiacale. Sa face léonine manifeste le pouvoir du temps dévorant toute chose. Le temps se présente ici comme « gardien du seuil ». Franchir ce seuil signifie à la fois rompre la fatalité temporelle et, donc, en premier, l'oubli de ce qui fut au commencement, l'Âge d'Or et l'immortalité qu'incarne Mithra.

Rappelons qu'à Rome la fête de Saturne s'achevait le 24 décembre et Mithra naît le 25. Il convient de préciser que le *Mithraeum* n'est pas fait pour recevoir une foule comme les églises mais un groupe limité de personnes ; une centaine au maximum et lorsque le nombre augmente on construit un autre temple. Tous les hommes qui le fréquentent se connaissent et forment

une organisation puissante, solidement hiérarchisée qui soutient souterrainement l'idéologie impériale. Les communautés mithriaques ont l'attrait tonique de l'ésotérisme militant.

Comme l'exige un symbolisme rigoureux, susceptible de reconduire à l'origine, les fidèles du culte mithriaque suivent une voie initiatique qui se déroule sur sept niveaux correspondant aux planètes connues

NOTES

3 Une formule comme « l'étincelle de la vie » passée dans le langage courant semble provenir d'un passé lointain. Rappelons en effet que, pour l'Inde, toute chose contient le dieu Agni (le feu) et que, sur un plan ésotérique, les initiales I. N. R. I., au sommet de la croix chrétienne et supposées signifier *Iesus Nazareus Rex Iudeorum, se luxit igne natura renovatur integra* (la nature est entièrement renouvelée par le feu). Henri Corbin parle d'un « Feu victoriel dont l'âme mazdéenne a embrasé toute la Création » ; cf. *Terre Céleste et Corps de Résurrection*, Editions Buchet-Chastel (Paris, 1961), p. 37.

4 Comme le rappelle Jacques Duchesne-Guillemin dans *La Religion de l'Iran ancien*, P. U. F. (Paris, 1962), p. 77.

Les sept grades

Le Corbeau	(Corax)	Mercure	Air
Nymphe	(Nymphus)	Vénus	Eau
Soldat	(Miles)	Mars	Terre
Lion	(Leo)	Jupiter	Feu
Perse	(Perse)	Lune	Végétaux
Messager du Soleil	(Héliodromus)	Soleil	Ether
Père	(Pater)	Saturne	Soufre

Le Corbeau	porte	un masque du volatile
Le Nymphus		un voile jaune de marié
Le Soldat		un glaive
Le Lion		un manteau rouge vif et une pelle à feu
Le Perse		une tunique blanche bordée de bandes jaunes et une faucille
Le Messager		une tunique rouge ceinturée de jaune et un fouet
Le Père		une tunique rouge à longues manches avec des bandes jaunes sous un manteau pourpre, mais peut être aussi la grande tunique blanche des mages iraniens

des anciens (du soleil à saturne) parcourant le cercle zodiacal. Elles sont les forces primordiales émanées du divin et, comme telles, organisatrices de l'univers et de l'homme puisqu'elles portent les noms de dieux. Ces astres marquent de leur symbolisme les sept grades – les sept étapes initiatiques – et, se joignant aux signes zodiacaux, rythment l'année. On les percevait comme participant à l'achèvement de l'Histoire humaine. Achèvement que préparent les divinités. N'oublions pas que, de façon identique au christianisme (sans doute sous l'influence de l'Iran mazdéen⁵), l'Histoire connaîtra obligatoirement une fin qui, ainsi, permet le retour de l'Âge d'Or. Il faut donc voir dans le processus initiatique mithriaque une tentative de réintégration de l'état originel et une anticipation du retour de cet état. De plus, dans l'autre, la représentation des quatre vents et des saisons ainsi que des deux luminaires, soleil et lune, souligne le caractère cosmique de la religion mithriaque. Le myste se savait investi par la force du ciel ; ce qui rejoint cette superbe formule taoïste : « dans leur course, les étoiles combattent pour l'homme juste » !

Le Corbeau : visage recouvert d'un masque de corbeau, l'initié au premier grade est un héraut⁶, car il transmet à Mithra le message divin. Il prend la place de Mercure et, comme tel, son emblème est le caducée. C'est lui qui sert à table les mets et les boissons. Signalons aussi que

le *Nymphus* et le *miles* ont le devoir de servir les grades supérieurs (les trois premiers grades ne participent pas aux mystères : ils sont apprentis).

Le Nymphus : recouvert d'un voile jaune de marié, le Nymphus est en union mystique avec Mithra. Placé sous la protection de Vénus, il est chargé d'allumer et d'entretenir les luminaires dans le temple.

Le Miles : Mithra étant un dieu invincible, ses fidèles sont victorieux sur les champs de bataille. Mais, principalement,

NOTES

⁵ Influence révélée par l'Evangile de Saint Matthieu avec la mention des « rois mages » en lesquels il faut probablement voir des prêtres d'Ormazd ou de Mithra. Du reste, les premières représentations de ces trois personnages (notamment sur une mosaïque de Ravenne) les montrent en costumes persans et coiffés du bonnet phrygien.

⁶ Parachevant la formation du Soldat et légitimant sa consécration par le feu purificateur, cette marque pourrait apparaître comme l'équivalent du « troisième œil » nommé *ajna chakra* (littéralement, « centre de commandement »), dans la tradition indoue. En fait, elle anticipe sur le sixième grade, *Héliodromus*, dont l'un des emblèmes est un cercle rayonnant. La couronne refusée au troisième grade se change en radiance au sixième.

⁷ Une faux lui est également attribuée car le Perse a le devoir de s'identifier à Mithra que l'on voit occupé à moissonner (sur un relief trouvé à Duisbourg, Allemagne).

le dieu fait que l'initié triomphe du mal qui envahirait son cœur. Chaque adepte entre dans l'armée du dieu et de sa piété doit résulter une intégrité à toute épreuve. Un tatouage entre les deux yeux marque d'un sceau sacralisant son appartenance à l'armée des purs. À la fin de l'initiation à ce grade, l'impétrant se voit présenter une couronne à la pointe d'un glaive. On le coiffe de cette couronne mais il la fait volontairement choir et prend le glaive en prononçant la phrase rituelle : « Seul Mithra est ma couronne ».

Les Lions : Revêtus d'un manteau rouge vif et porteur d'une pelle à feu, les Lions, lors de la liturgie, s'avancent vers le Père en chantant : « repose, Père sacré, les Lions brûlant l'encens par quoi nous mêmes sommes consumés ». Ces personnages ont la responsabilité du feu de l'autel et des braseros. Ils brûlent des grains d'encens et éprouvent les candidats à l'initiation (en particulier en marquant les *Miles* au front).

Le Perse : Portant une tunique blanche bordée de bandes jaunes, le Perse tient une « faucille ». En fait, par « faucille » il faut entendre la « harpée », glaive singulier dont un tranchant se recourbe, comme on peut le voir sur une mosaïque. Dans le mythe grec, c'est l'arme qu'une

brandit Persée pour trancher la tête de l'effroyable gorgone. Perse (*Persica*) et Persée, il y a sans doute là plus qu'une simple rencontre phonétique, nous allons y revenir. Le Perse est le gardien des fruits au sens large (ce qui inclut les céréales). On pourrait dire qu'il est le protecteur de la fécondité. Pendant l'agape, il présente les fruits à la divinité ainsi qu'aux convives. Sa purification s'opère par le miel et il est sous la tutelle de la lune qui, selon la légende, provoquait la formation du miel.

Le Messager : En tunique rouge ceinturée de jaune et portant un fouet, apparaît le Courrier du soleil. Il est





Zervan, dieu du Temps.

subordonné au Père et le sert comme assistant. Il incarne le soleil et le fouet serait celui du dieu pour guider son attelage.

Le Père : On hésite sur le costume du Père. Une tunique rouge à longues manches sous un manteau pourpre ? Ou bien la tunique blanche du sacerdoce mazdéen ? On est plus sûr en ce qui concerne les emblèmes de son autorité : la canne, l'anneau, le bonnet phrygien qui fait de lui une hypostase du dieu et la faucille de Saturne, planète gouvernant sa fonction. Mais, attention, à ce septième et suprême degré initiatique, il faut voir en Saturne non plus le vieillard Chronos mais le dieu de l'Âge d'Or. Le Père est le grand prêtre et le maître des initiations. Il recrute les nouveaux membres et décide qui, parmi les impétrants, doit passer d'un grade à un autre. C'est lui encore qui effectue la cérémonie du pain et du vin, récite et chante les prières devant les initiés avant l'agape communautaire. Trois fois par jour à l'aurore, à midi et au crépuscule il adresse une prière au soleil vaincu, en se tournant le matin vers le levant, à midi vers le sud, et le soir vers le couchant.

Il existe aussi le titre de Père des Pères, sorte d'évêque chapeautant plusieurs confréries mithriaques.

Puisque ces sept degrés symbolisent une possible réintégration de l'état (supra-humain) originel, on peut légitimement se demander s'ils ne sont pas en correspondance avec le *chakra* ou « centre de force » de la tradition indoue. Rappelons que les anciens Iraniens étaient les cousins des Aryas (et Iran est le même mot que *arya*) conquérants de l'Inde. Un autre rapport est également à établir avec l'alchimie qui apparaît officiellement dès la fin du troisième siècle à Alexandrie, époque où le culte de Mithra était partie intégrante de l'*Imperium* romain.

Le corbeau, animal ténébreux, fait songer à la phase alchimique dite *Nigredo* qui, si elle est réussie, confère le pouvoir de se dégager de la « terrestrité » corporelle. Pour les hermétistes, en effet, le « corbeau » blasonne le moment où le « Mercure » intérieur à l'être (le corps subtil ou Double) se libère de Saturne-Chronos qui gouverne les fatalités de la chair (conditionnement de l'être par les désirs, maladies, vieillissement, mort). L'Inde nous dit que le *chakra* racine, à la base de la colonne vertébrale, est associé à la terre.

Le second *chakra*, situé au niveau du pubis, est généralement en rapport avec la sexualité. On comprend alors que le second degré mithriaque soit gouverné par Vénus, déesse de l'éros. Mettre le Miles en correspondance avec le centre ombilical, troisième *chakra*, peut paraître fantaisiste. D'autant plus que la marque entre les yeux évoque, nous l'avons dit, le « troisième œil » qui est le sixième *chakra*. Toutefois, le glaive choisi par l'initié se porte obligatoirement à hauteur de la ceinture, même s'il est suspendu par un baudrier. Pour l'Inde l'élément igné correspond à ce *chakra*, alors que l'on attribue la terre au Miles. Le feu étant, à l'évidence, réservé au Leo. Certes, il n'y a pas de correspondance exacte mais plutôt une analogie car le feu est métaphoriquement évocateur de l'ardeur combattante.

Quatrième degré, le Lion, devrait correspondre au *chakra* du cœur. Or, d'une part, le signe astrologique du lion gouverne l'organe du sang où le soleil a son siège et, d'autre part, les statues représentant Mithra à la place de Zervan (ayant conquis l'éternité, le dieu, semblablement à

NOTES

8 Une faur lui est également attribuée car le Perse a le devoir de s'identifier à Mithra que l'on voit occupé à moissonner (sur un relief trouvé à Dailshourz, Allemagne)

l'alchimiste, détrône le temps) montrent une tête de lion à l'emplacement du cœur. La tête de Zervan étant celle de cet animal pour évoquer le pouvoir dévorant du temps, Mithra la transmue en cœur solaire⁹ rayonnant d'éternité.

Par la fécondité du sol que traduisent les fruits et les céréales, le cinquième grade, Perse, pourrait d'une certaine façon être associé au Verbe, donc à la parole et, de la sorte, au *chakra* laryngien. Car le Verbe génère la fécondité, thème à l'origine du Christianisme. Ajoutons que le miel intervenant de façon initiatique à ce grade est directement en rapport avec l'expression verbale. Par sa harpée, Persée décapitait la gorgone. Il mettait fin au pouvoir pétrifiant (le contraire de la fécondité) de ce monstre en frappant au niveau du *chakra* laryngien. L'arme de Persée revient au Perse.

Le personnage appelé *Heliodromus*, sixième grade, correspond au *chakra* frontal ou « troisième œil » et place le mental sous le Grand Midi annoncé par Nietzsche (qui, pour son texte le plus connu, reprend la figure iranienne de Zarathoustra). Enfin, le *Pater*, sommet de la hiérarchie

millitaire, correspondrait au *chakra* coronal. Intervenant ici, l'image de Saturne s'explique, nous l'avons dit, par le fait que, symbolisant les fatalités provoquées par l'éloignement de l'Âge d'Or, le « vieillard temps » retrouve toute la vigueur que lui confèrent cet Âge. Il est désormais Mithra qui, de la sorte, annonce la victoire définitive sur le temps et le rajeunissement du monde. ■

NOTES

⁹ Sur certaines représentations, Zervan a également des têtes de lion aux genoux, partie du corps gouvernée par le capricorne, siège astrologique de Saturne. Au niveau du cœur, Zervan est parfois figuré avec un œil. Il s'agit bien évidemment de l'« œil du cœur », autrement dit la présence du Soi divin éternel « au cœur » du temps. Ou, si l'on préfère, disons que l'éternité est le cœur du temps. Sur une autre représentation, Zervan tient une clef à hauteur du cœur (comme Saint Pierre dans nombre de représentations), pour suggérer que l'ouverture conduisant à l'éternité est « au cœur » du temps. Sur le relief trouvé à Madama, Mithra, en place de Zervan, porte également sur le flanc droit une tête de bouc (le capricorne figurant probablement ici le solstice d'hiver) et sur le flanc gauche une tête de bélier (symbolisant le feu et, du reste, le dieu est couronné de feu).





Du ciel de pierre au ciel dans la pierre

par Jean Haudry

Cette étude du professeur Jean Haudry comportera trois parties. Elle peut paraître difficile d'accès mais nos lecteurs comprendront très vite l'intérêt primordial qu'elle présente. Cette très fine et riche analyse révèle l'immensité du territoire symbolique sillonné quotidiennement par nos plus lointains ancêtres, la profondeur et l'intensité du regard qu'ils projetaient sur tout élément entrant dans leur champ de vision, l'énorme répercussion spirituelle qui amplifiait chacun de leurs faits et gestes.

Elle vient, après l'article magistral sur les représentations symboliques du chaudron de Gundestrup signé du professeur Sansonetti, dans ce même numéro, souligner la consternante dégradation de notre système de pensée, l'arrogance, la vanité et la pauvreté des schémas intellectuels, laborieusement et maladroitement assemblés par nos contemporains, dont pas un seul n'est en mesure de se hisser à ce niveau de conceptualisation et de compréhension du monde.



Soleil de pierre (trous) à Aifeins, chapelle St-Jean (Bouches-du-Rhône).



Une boîte photographiée dans le pays de Giano (Alpes-de-Haute-Provence).

HISTOIRE DE LA QUESTION

Le nom iranien du ciel et les gloses grecques

Un rapport entre les notions de « ciel » et de « pierre », établi par Roth (1853) à partir de la glose grecque de l'*Etymologicum magnum* d'Eusthate *Almôn* « Enclume » : père d'*Duramos*, « Ciel » et du nom iranien du ciel, **asman-* issu du nom indo-européen de la pierre **akmon-* et étendu au nom germanique du ciel, allemand *Himmel*, etc., par Müller (1861), a été interprété diversement par les auteurs successifs : Schmidt (1865), Reichelt (1913), Hopkins (1932), Biezais (1960), Maher (1973 : 1979), Lazzaroni (1973), Crevatin (1974-1977), Gamkrelidze et Ivanov (1995). Ce rapport ne repose pas sur une image formulaire attestée, mais uniquement sur les concordances linguistiques mentionnées ci-dessus. Biezais (1960) a ajouté quelques confirmations indirectes à partir du domaine letton. Le rapport entre « ciel » et « pierre » est donc une donnée, non une hypothèse, mais c'est une donnée énigmatique, qui a fait l'objet d'interprétations divergentes, avant d'être considérée comme une innovation irano-grecque quand il est apparu que le sens de « ciel » n'est pas attesté pour le vieil-indien *acman-*, et attribuée à un emprunt au sémitique par Szemerényi (1980). Une récente étude d'Ina Mahlstedt sur « l'univers religieux du Néolithique » (Mahlstedt 2004) suggère la possibilité d'une interprétation nouvelle, qui sera présentée dans la deuxième et troisième partie de cette étude (§§ 3 et 4).

Le ciel de pierre

L'interprétation qui, de prime abord, paraît s'imposer est celle d'un « ciel de pierre », l'une des formes possibles du ciel solide

des diverses cosmologies « verticales » ternaires attestées chez plusieurs peuples indo-européens aux temps historiques. Il en est de deux types : pour les unes, celles du monde indo-iranien, et semble-t-il du monde celtique, l'univers se compose de la terre et du ciel, séparés par un espace médian, et maintenues en place par un étai cosmique ; pour les autres, celles de la Grèce et du monde germanique, c'est la terre qui occupe la position médiane, entre le ciel et l'enfer. Hésiode, *Théogonie*, 722 et suiv., précise qu'elle est située exactement à égale distance des deux extrémités de l'univers, la voûte céleste et le *Tartare* (« extrémité ») ; cette enclume ne figure évidemment pas le ciel, qui ne tombe pas, mais sans doute une météorite. Chez les Germains, cette cosmologie « verticale » représentée par la formule « la terre et le ciel d'en haut » est doublée d'une cosmologie « horizontale » qui place la terre, dite « espace médian », au centre du monde, entourée par l'Océan, et par les « enclos extérieurs ». Ces cosmologies ternaires ont en commun de supposer un univers fixe. L'alternance du jour et de la nuit est attribuée à la course du soleil, qui pendant la nuit fait le trajet inverse en passant sous la terre, en naviguant en barque sur l'océan céleste, ou en présentant sa face sombre, le « soleil noir », et le ciel est considéré comme une masse pesante susceptible de tomber sur la terre. C'est pourquoi il est censé porté par un dieu, Mitra, *RV* 3,59,1, un géant (Atlas), soutenu par un pilier, l'étai cosmique, *skambha*, *AV* 10,7 et 8 et la colonne Irminsöl, *universals columna quasi sustinens omnia*, ou avoir été fixé d'une manière ou d'une autre (étayé, chevillé, soudé, etc.) par les dieux ou par l'un d'entre eux au commencement du monde. Sur la matière dont il se compose, les opinions divergent également. Un passage de l'Avesta, *Y* 13,2, atteste un ciel en métal chauffé à blanc, comme celui qui est utilisé dans l'ordalie, *Y* 32,7 ; il est qualifié successivement de « lumineux et resplendissant », et, dans la strophe suivante, c'est le « vêtement étoilé d'Ahura



Centre creusé à Aurons pour bâtir les entrées d'un site troglodyte (Bouches-du-Rhône)

Mazda ». Selon les poèmes homériques, il est en bronze, *Iliade*, 5,504 ; 17,425, *Odyssée* 3,2, etc., mais cette conception ne peut être antérieure à l'âge du bronze. Plus anciennement, un ciel solide pouvait être en bois (*RV* 10,81,4 ab « quel était donc le bois, et quel était l'arbre, dont ils fabriquèrent le ciel et la terre ? »), en os (le ciel formé du crâne d'Ymir, *Dés de Grinnir*, 40) – ou en pierre(s) : roc ou maçonnerie.

Le « ciel de pierre » est une notion très répandue : Pettazzoni (1967 : 40 et suiv.) l'a signalée en Polynésie, où c'est « une voûte solide faite d'une substance dure, bleue, transparente », en Malaisie, en Chine, et chez différents peuples africains. Elle ne surprendrait donc pas pour les Indo-Européens, chez qui la conception d'un ciel de métal est bien attestée aux époques historiques. Un ciel de pierre conviendrait parfaitement lui aussi aux cosmologies « fixes » dans lesquelles terre et ciel sont maintenus en place par un étai cosmique. Mais pourquoi le formulaire reconstruit n'en conserve-t-il aucune trace ?

INTERPRÉTATIONS ANTÉRIEURES

Rudolf Roth et Johannes Schmidt : pierre de foudre ou ciel de pierre ?

Dans l'étude précitée, Roth (1853) attribue au vieil-indien *açman-* quatre sens « enclume », « marteau », « rocher, pierre », d'où il tire le quatrième, « ciel », comme « voûte céleste en pierre ». Mais dans l'article *açman-* de son dictionnaire, Roth (1855 : 516) retient quatre emplois principaux : 1 « pierre de fronde, silex », 2 « pierre dure, roc, montagne, d'où aussi nuage ; minéral », 3

« la pierre de fronde céleste : foudre ou météorite », 4 « peut-être ciel, comme en avestique » ; aucune filiation sémantique n'est proposée, et l'incertitude (perdue de vue par la plupart des auteurs ultérieurs) qui pèse sur le sens de « ciel » restreint considérablement la portée de l'hypothèse première. Au contraire, dans son étude linguistique de la racine indo-européenne **ak-* « (être) aigu, acéré », Schmidt (1865 : 62 et suiv.) propose pour le sens de « ciel » du nom indo-iranien de la pierre, qu'il admet sans réserves, deux interprétations différentes (et difficilement compatibles), qui seront reprises l'une et l'autre par les auteurs ultérieurs : le védique *açman-* désignerait la « pierre de foudre », l'avestique *asman-* un ciel conçu sous la forme d'une voûte de pierre, ce qui s'accorde également avec l'éventuel rattachement du nom germanique du ciel à celui de la pierre. De même, Grassmann (1872 : 139) retient le sens de « ciel » pour le védique *açman-* et son interprétation comme « voûte de pierre ».

Hans Reichelt : le « ciel de pierre » et sa mythologie

Selon Reichelt (1913), la conception d'un ciel de pierre, imaginée à partir du ciel étoilé de la nuit, est antérieure à celle du ciel lumineux que désigne l'indo-européen **dyew-*. Il reconstruit une cosmogonie dans laquelle le fils de la Terre et du Ciel de pierre brise celui-ci avec un marteau de pierre, ouvrant ainsi la voie à la lumière et à la pluie. Cosmogonie conservée principalement, selon lui, dans le Vêda : le Ciel de pierre est représenté par *Varuna*, qui s'identifie à l'*Ouranos* grec ; lumière et pluie sont enfermées dans le ciel de pierre qu'Indra brise avec le rocher qui lui est

associé dans le composé *Indrâparvata* ; le ciel de pierre brisé est remplacé par un ciel nocturne qui porte lui aussi le nom de *Varuna* « celui qui renforce, qui consolide » ; la pluie n'est mentionnée que dans quelques charmes destinés à faire pleuvoir, mais l'Inde védique connaît un mythe cosmogonique de libération des eaux, le « meurtre de Vritra » accompli par Indra ; Indra, fils de la Terre et du Ciel, bien qu'ils ne soient jamais mentionnés explicitement, utilise pour tuer Vritra un marteau de pierre, le *vajra*. Il l'utilise également pour briser la caverne *Vala*, mais il est remplacé dans ce rôle par *Brihaspati* (*Agni* Feu divin) et les *Angiras*, quand Agni, qui est aussi le feu sacrificiel, devient le centre du culte. Comme parallèles, Reichelt cite la légende de la Ville d'airain de l'épopée nationale arménienne *David de Sassoun*, deux poèmes épiques, *Thrymskvida* et *Hymiskvida*, ainsi que la légende lituanienne de la libération du Soleil prisonnier par les signes du zodiaque.

L'interprétation de Reichelt se heurte à plusieurs objections :

- L'équation ancienne *Ouranos* : *Varuna* est à rejeter moins pour la discordance des formes, qui pourrait être attribuée à des causes diverses (réinterprétation, déformation volontaire, etc.) qu'à celle des fonctions : « Ouranos étoilé » est le Ciel nocturne, alors que *Varuna*, étroitement associé à *Mitra* « Contrat d'amitié », est manifestement un dieu social. Les passages de la prose védique qui identifient *Mitra* au jour et *Varuna* à la nuit reposent sur une homologie entre le plan social et le plan cosmique.

- On sait que la mère d'Indra est veuve, *RV* 4.18.12 a « Qui a rendu veuve ta mère ? », et il est possible (mais non certain) qu'Indra en soit responsable, d « quand tu as pris par le pied le (ton ?) père et que tu l'as fracassé ». Or si ce mythe était lié à l'une des deux cosmogonies majeures du Vêda, le meurtre du serpent Vritra et l'ouverture de la caverne *Vala*, la situation serait claire ; mais rien ne donne à penser qu'Indra serait le fils de Vritra ou de *Vala*. En ce qui concerne les données védiques, on ne peut que souscrire à l'appréciation de Benveniste et Renou (1934 : 191 note 3) : « ... ce mythe n'existe nulle part en védique. Indra n'est jamais

considéré comme le fils d'un dieu et rien n'autorise à croire que, dans le beau dialogue d'Indra et de sa mère (*RV* 4.18), sa mère soit la Terre. En outre les eaux libérées ne sont pas celles de la pluie, mais seulement les fleuves. A y regarder de près, aucun des traits essentiels de ce mythe entièrement reconstruit ne se laisse retrouver sans violence dans les hymnes védiques. »

- Comme l'a confirmé Charles de Lamberterie (1983), l'épopée nationale arménienne conserve effectivement le souvenir des deux grands mythes cosmogoniques, mais ni le meurtre du dragon qui bloque la source, ni le rapt de la magicienne qui plonge la ville d'airain dans l'obscurité n'évoquent la destruction à coups de marteau d'un ciel de pierre.

- Par leur thème central, la *Hymiskvida*, qui raconte la partie de pêche de Thor avec le géant Hymir et la *Thrymskvida*, qui raconte comment Thor se déguise en femme pour récupérer son célèbre marteau volé par le géant Thrym, n'ont rien de commun avec

la notion du ciel de pierre. Peut-être serait-il envisageable d'interpréter quelques passages à partir du mythe reconstruit, mais au prix de nouvelles hypothèses.

- Le parallèle lituanien qu'invoque Reichelt comporte certes un marteau, mais rien ne donne à penser que le « cachot garni de nombreuses tours » dans lequel le Soleil est retenu prisonnier « pendant plusieurs mois » du récit d'Enea Silvio Piccolomini s'identifie au « très grand roc », *akmo saxum grandia* de Rostowski.

- Enfin, si le ciel de pierre avait été brisé au commencement des temps, il n'y aurait pas



Tour de garde, ou moulin ? Nous sommes à fontvieille, chez Alphonse Daudet.

lieu de le porter, de le soutenir ou de le fixer pour qu'il ne tombe pas.

Grace Sturtevant Hopkins : le ciel de pierre sans sa mythologie

Hopkins (1932) accepte la conception du « ciel de pierre », et ajoute à l'argumentaire de Reichelt, qu'elle estime pleinement convaincant, deux données latines : le *lapis mādālis* « pierre d'où l'eau coule », promenade dans Rome en temps de sécheresse pour faire tomber la pluie, et (après Schmidt 1865 : 62) *Juppiter Lapis* « Jupiter pierre », pierre utilisée lors de la déclaration de guerre par le fétial qui l'accompagnait d'une exécution prononcée contre l'ennemi. Mais elle rejette (n.61 p.39) la reconstruction mythologique de Reichelt.

Harald Biezais : la montagne céleste

À la suite de Hopkins (1924) et de Heaveniste et Renou (1934 : 191 note 3), Biezais (1960) rejette le rapport établi par Reichelt entre le ciel de pierre, la lumière et la pluie, et adopte la cosmologie de Hertel (1924), ci-dessous § 3.5, que Renou et Fillozat (1947 : 332) résument en ces termes : « le ciel est imaginé comme une pierre où des ouvertures ont été trouées pour les étoiles, des portes pour le soleil et la lune. » Il reprend également à son compte après Hopkins (1924 : 41) le rapprochement avec *Juppiter Lapis*. D'autre part, il pose un rapport avec les « montagnes célestes » *Himinhjorg* des *Götunnisnöl* eddiques, 13, et de l'*Edda* de Snorri, 1,100 (Dillmann 1991 : 50, 59, 160, 168) et, renvoyant à Pettazzoni (1954 : 41), rappelle que la notion de « ciel de pierre » est commune à un grand nombre de peuples d'Asie, d'Afrique, d'Australie et d'Océanie. En somme, après avoir apporté de

nouvelles attestations du « ciel de pierre » tirées des chansons mythologiques lettonnes et rappelé les critiques pertinentes adressées antérieurement à l'interprétation de Reichelt, Biezais renvoie à une notion universelle, mais sans montrer comment elle s'articule avec la cosmologie indo-européenne.

J. Peter Maher : la pierre de foudre, désignation métonymique du ciel

Adoptant l'idée d'un rapport entre ciel et pierre, qu'il étend au germanique (**hemela-*, **hemena-* « ciel » ; **hamara-* « marteau »), à la suite de Müller (1861), ci-dessus § 1.1, et au latin (*caelum* « ciel », qui serait identique à *caelon* « burin », dérivé de *caedere* « briser »), Maher (1973) rejette lui aussi l'hypothèse de Reichelt et propose une interprétation à partir de la désignation par **akmon-* des « pierres de foudre », nom donné aux haches de pierre par les populations ultérieures qui les avaient remplacées par des haches de bronze ou de fer, et étendue « par métonymie » (Maher 1979 : 161) au ciel d'orage, puis au ciel en général. Mais ce faisant il confond la signification première des haches néolithiques et leur réinterprétation par les hommes de l'âge du bronze ou de l'âge du fer : pour les Néolithiques, indo-européens ou autres, qui fabriquaient ces haches de leurs mains, c'étaient des objets usuels, non des merveilles tombées du ciel, comme l'a observé R.S.P. Heekes à l'article *Stone* de l'*Encyclopedia of Indo-European Culture* (Mallory Adams 1997 : 547).

Renato Arena, Martin Huld : l'œuvre d'un forgeron divin démiurge

À partir d'une étude ponctuelle sur quelques noms propres, le dactyle *Akmôn* d'Apollonios de Rhodes, 1,1129 (= frg. 2 Kinkel),



On distingue encore, à gauche et à droite, les pierres taillées qui bordaient cette antique route provençale.

le cyclope *Akmonides* d'Ovide, *Fastes*, 4,288, nommé *Pyramon* chez Virgile, *Énéide*, 8,425. Arena (1974 : 270) suggère la possibilité d'un forgeron divin créateur, comme le démiurge de Platon. Ce serait une cosmogonie de l'âge de fer, mais sans équivalent connu dans le monde indo-européen ancien : le Forgeron céleste baltique n'est pas un démiurge ; le démiurge védique *Viṣvakarman* (RV 10,81 et 82) n'est pas un forgeron : c'est un architecte, qui conçoit, surveille et dirige de la voix la construction d'un édifice en bois. Reprenant l'hypothèse d'un Forgeron divin à partir de la conception des étoiles comme étincelles, Huld (1976 : 181 n.21) évoque le dieu indien *Tvashtar* ; mais la liaison formulaire de son nom avec la racine indo-iranienne **tvar-* (EWAia 1 : 685) montre que lui aussi opère sur le bois.

Romano Lazzeroni : le ciel « nuage » et le nuage « pierre »

Dans son étude intitulée « Il cielo di pietra », Lazzeroni (1973) rejette le sens de « ciel » pour le védique *acman-*, écarte le nom germanique du ciel, et restreint ce sens à une innovation commune de l'iranien et du grec, qu'il propose d'interpréter à partir de la désignation ancienne du ciel comme « nuage », et de l'identification connue par ailleurs du nuage à la pierre. L'hypothèse a le double avantage d'éliminer les données incertaines et de proposer une filière plausible en elle-même, mais l'inconvénient de l'appliquer à deux langues dans lesquelles l'emploi du nom de la pierre, du rocher, de la montagne pour désigner le nuage n'est pas attesté, comme il l'est par exemple en vieil-indien pour *adri-*, *giri-*, *parvata-*.

Franco Crevatin : l'analyse sans la synthèse

L'apport principal de la longue étude de Crevatin (1974-1977) consiste dans un recensement exhaustif et une analyse détaillée des données philologiques et linguistiques. L'auteur conclut au rejet de la théorie du « ciel de pierre » et observe que le rapport entre pierre (aiguë) et ciel, là où il est assuré, s'établit diversement. En Grèce, l'*akmon* est « un objet en rapport avec le ciel, qui pouvait en tomber à grande vitesse et avec une grande force de pénétration », définition qui conduit à priver de l'essentiel de sa signification la glose sur laquelle Roth et ses successeurs avaient édifié l'hypothèse du ciel voûte de pierre. En Iran, l'*asman* est principalement le ciel, mais aussi une pierre ou une arme de pierre, sans que le rapport entre les significations apparaisse clairement. En Inde, où le sens de ciel n'apparaît pas, même dans les plus anciens textes, comme l'indique Geldner pour le *Rigveda*, en note à 7,88,2 cd, l'*acman* est « une pierre de forme particulière, aiguë, coupante, associée dans la mythologie à la foudre et devenue une arme divine ». Par ailleurs, l'auteur évoquant la « lumière solaire dans le rocher » de RV 7,88,2 c, adopte la conception de F.B.J. Kuiper (voir en dernier lieu Kuiper 1983) : le rocher qui contient la lumière solaire n'est autre que le ciel nocturne. Donnée capitale que nous retrouverons ci-dessous § 3.3, mais qui n'a aucun rapport avec la foudre, à laquelle se

rattachent les données des autres parties du monde indo-européen : le **hamaraz* germanique (le marteau de Thor), le marteau du dieu gaulois *Suceillus*, la pierre du *Perkūnas* baltique, la pierre de foudre des toponymes slaves, etc. L'auteur conclut que le sens du substantif indo-européen **akmon* est « pierre aiguë, trait de foudre, pierre chargée de puissance » et que si la notion de ciel de pierre est caduque, celle d'une voûte céleste solide comme le ciel de bronze des poèmes homériques et de Pindare, représentée chez divers peuples indo-européens anciens, peut avoir conduit au sens de ciel. Par là resurgit insidieusement la conception que l'étude philologique semblait avoir éradiquée : outre qu'un ciel métallique représente nécessairement une conception récente, comment peut-on relier la pierre au ciel, s'il ne s'agit d'un ciel de pierre brisé dont elle est un morceau ?

Thomas V. Gamkrelidze et Vjatcheslav V. Ivanov : les hautes montagnes

Tout en reprenant à leur compte l'hypothèse de Roth, Gamkrelidze et Ivanov (1995 : 575 : « sky conceived of as a stone vault ») évoquent de hautes montagnes atteignant le ciel. En elle-même, l'idée est intéressante : Biezais (ci-dessus § 2.4) a montré que dans les chansons mythologiques lettonnes la montagne associée au soleil représente le ciel, et l'on sait que chez Homère l'Olympe est parfois identifié au ciel, ainsi *Iliade* 24,104 *Oulimponde* « vers l'Olympe », qui équivaut à 24,97 *es ouranon* « vers le ciel » (les deux expressions s'appliquent à Thétis qui se rend auprès de Zeus), mais il en est parfois distingué, *Iliade*, 15, 192-193 (trad. Mazon, CUF) : « Zeus [a obtenu] le vaste ciel, en plein éther, en pleins nuages. La terre pour nous trois est un bien commun, ainsi que le haut Olympe. » Et comme il a été rappelé ci-dessus § 1.2, c'est aussi une voûte de bronze. Mais outre que le sens de l'évolution n'est pas évident, l'image des hautes montagnes est incompatible avec celle d'une voûte de pierre. De plus, en grec (même dans les gloses), *akmon* ne désigne jamais la montagne. ■

NOTE ADDITIONNELLE

L'hypothèse présentée ci-dessus donne une nouvelle signification aux roches percées comme celles qui ont donné leur nom à Roquepertuse, Peyrepertuse, etc. (Blairon 2006 : 115 et suiv.) : on sait que la fente est assimilée à l'organe féminin, d'où sort la vie, et le passage à travers elle figure l'entrée dans l'Autre Monde. Sansonetti (2002 : 115) : « Écoutant le conseil, il [Perceval le Gallois] gravit la pente, en passant « par cette brèche ouverte dans la roche », avant de découvrir le val annoncé. En cet instant le Gallois ne se doute pas qu'il vient de franchir la frontière de l'Autre Monde et de recevoir son nom car ce passage, comme il le saura le lendemain, a fait de lui « Perce-val ». Mais c'est aussi l'orifice par lequel l'entrée de la vie dans le rocher et sa sortie du rocher sont visibles, quand le rocher – ou la construction qui en est l'image – sont disposés de telle façon que l'apparition du soleil dans la fente coïncide avec l'un des points remarquables du cycle annuel. De là proviennent les légendes de héros entrés dans une caverne d'où ils sortirent au terme du cycle cosmique.

ABBREVIATIONS

AV = Atharvaveda ; CLIF = Collection des universités de France ;
EWAia, voir Mayrhofer 1986-2001 ; RV = Rigveda ; Vd = Védédā ; Y
= Yajna ; Yt = Yajñ.

BIBLIOGRAPHIE

- ARENA Renato, 1974 : AKMON = PYRAKMON ? *La Parola del Passato*, 29 : 267-270.
BENVENISTE Emile, RENOUE Louis, 1934 : *Vita et Obsequia*, Paris : Imprimerie Nationale.
BIEZAIS Harald, 1960 : Der stierne Himmel, *Annales Academiæ Regiæ Scientiarum Upsalensis*, 4 : 5-28.
BLAIRON Pierre-Emile, 2006 : *La Dame en signe blanc*, Aix-en-Provence : Éditions Cuvée.
CALAME Claude (éditeur), 1983 : *Akmon*, Rome : Akmon.
CRIVATIN Francis, 1974-1977 : Un préfixe di « antichai » indoeuropéen : il « cunco del fulmine », *Incontri linguistici*, 1 (1974) : 61-81, 2 (1975) : 47-60, 3 (1976-1977) : 29-40.
DILLMANN François-Xavier (trad.), 1981 : *L'Épée*, Paris : Calmann-Lévy.
DUMÉZIL Georges, 1965 : La sabbé de Yajna, *Journal asiatique*, 253 : 161-165.
ELIADE Mircea, 1966 : *Traité d'histoire des religions*, Paris : Payot.
GAMKRELIDZE Thomas V., IVANOV Vjatcheslav V., 1993 : *Indo-European and the Indo-Europeans*, Berlin New York : Walter de Gruyter.
HAUDRY Jean, 1981 : *La religion celtique des Indo-Européens*, Lyon : L'Harmattan.
HAUDRY Jean, 2001 : Le mariage du dieu Iano, *Revue de la mythologie*, 36 : 35-36.
HERTEL Johannes, 1924 : *Die Himmelsstern im Veda und Avesta*, Leipzig : H. Haessel.
HOPKINS Grace Starovant, 1937 : *Indo-European "deivon" and related words*, Philadelphia : University of Pennsylvania.
HULLÉ Martin G., 1976 : Albanian *sh* « star », *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 90 : 178-182.
JANKO Richard, 1992 : *The Iliad : a commentary*, vol. IV, Cambridge :

University Press.

JONVAL Michel, traducteur, 1929 : *Les chansons mythologiques letonnes*, Paris : Picart.

KUIPER J.B.J., 1983 : *Ancient Indian cosmogony*, New Delhi : Vikas.

LAMBERTERIE Charles de, 1983 : La geste de Vahagn, *Études Indo-Européennes*, 4 : 1-35.

LAZZERONI Romano, 1973 : Il cielo di pietra, *Studi e saggi linguistici*, 13 : 107-119.

LOMMEL Hermann (trad.), 1927 : *Die Yajñ's des Avesta*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht / Leipzig : Hinrichs.

LUDERS Hinrich, 1951 : *Virene I*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.

MAHER J. Peter, 1973 : *Hek'mon : « (Stone) Axe » and « Sky » in I-Eberle-Axe Culture, *Journal of Indo-European Studies*, 1 : 441-462.

MAHER J. Peter, 1979 : From IE *ak'mon and Germanic hammer / Fecken, *Manitoba Quarterly*, 20 : 161-163.

MAHLSTEIG Ina, 2004 : *Die religiöse Welt der Jungsteinzeit*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

MALLORY J.P., ADAMS D.Q., Editors, 1997 : *Encyclopedia of Indo-European Culture*, London Chicago : Fitzroy Dearborn.

MAYRHOFFER Manfred, 1986-2001 : *Etymologisches Wörterbuch des Altindischen*, Heidelberg : Carl Winter.

MULLER Harald (Hrsg.), 2004 : *Der geschiedene Himmel*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

MÜLLER Friedrich, 1961 : *himin*, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 10 : 319.

PIETRAFESA Raffaele, 1954 : *Essays on the history of religions*, Leiden : J.J. Brill.

REICHELT Hans, 1919 : Der steinerne Himmel, *Indogermanische Forschungen*, 32 : 23-27.

REYMOND Louis, FLEBOZAT Jean, et autres, 1947 : *L'Inde classique*, 1, Paris : Payot.

ROTH Rudolf, 1853 : Akmon, der Vater des Uraos, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 2 : 44-46.

SANSRENET Paul-Georges, 2002 : *Chevalerie du Graal et lumière de gloire*, Menton : Ulysse.

SCHMIDT Johannes, 1865 : *Die Wurzel ak im Indogermanischen*, Weimar Böhlau.

SCHMITT Rüdiger, 1967 : *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit*, Wiesbaden : Otto Harrassowitz.

Bon de commande à renvoyer à : BMB - BP 50169 - 13795 cedex 3

☐ Je m'abonne à la revue Hyperborée pour un an (4 numéros) au prix de 32 euros pour la France métropolitaine, 36 euros pour étranger et DOM TOM

☐ Je commande les revues Hyperborée ☐ N°1 ☐ N°2 ☐ N°3 ☐ N°4 au prix de 9€ l'unité.

Les livres : ☐ Nostradamus (12€) ☐ Les Mystères de Matrix (10€)

☐ La Dame en Signe blanc (28€) ☐ Chevalerie du Graal et Lumière de gloire (25€)

Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de CRUSOE

Mes coordonnées : ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom : Prénom :

N° : Rue :

Code postal : Ville :

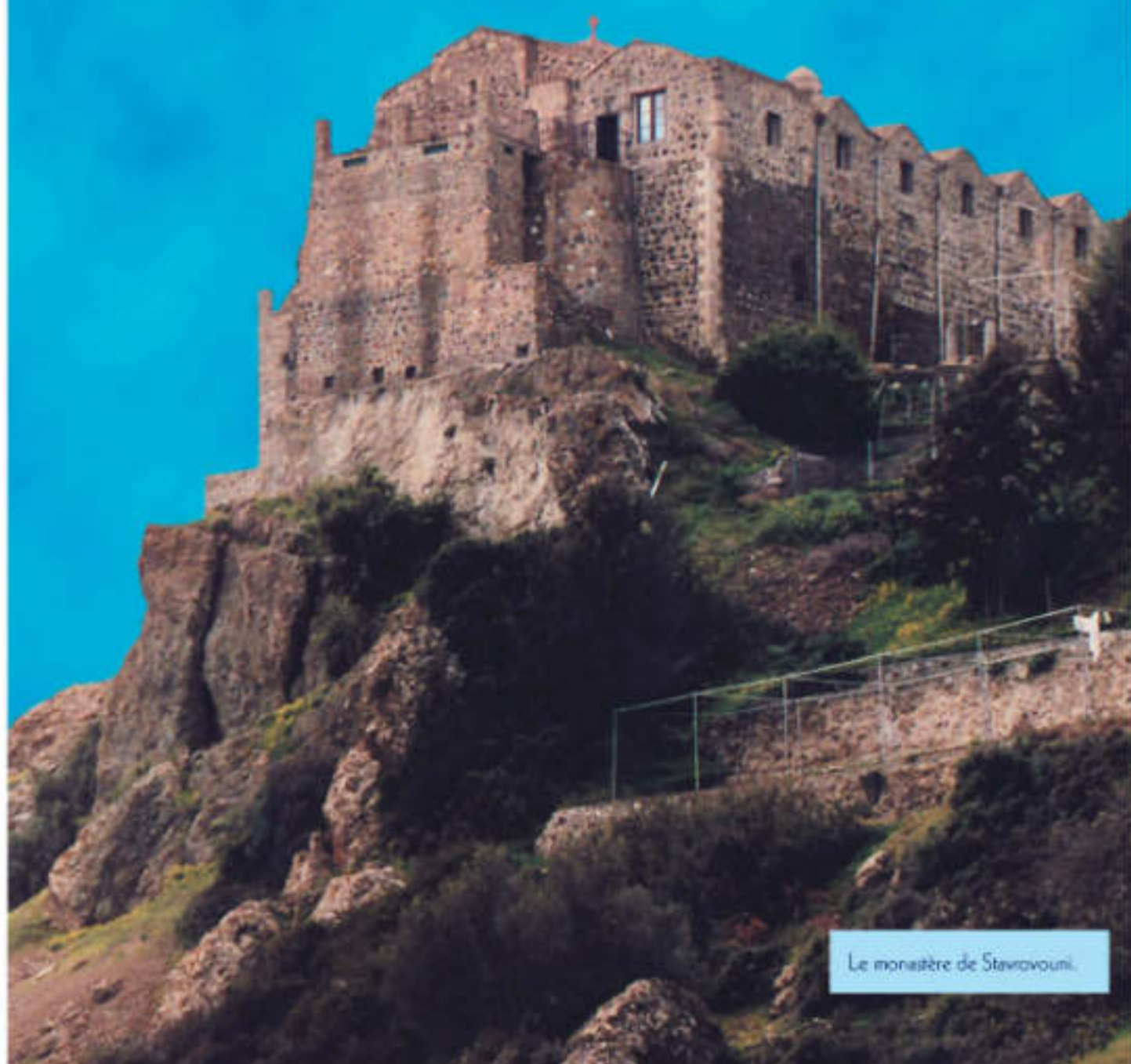
Tél. : Courriel :



Délais de livraison sous une semaine environ selon les stocks disponibles. Renseignements : pierre.blairon@wanadoo.fr



Chypre...



Le monastère de Stavrovouni.

...d'Aphrodite à Attila !

par Alain Cagnat



Kouron : mosaïque des gladiateurs.

L'île de Chypre, qui n'est située qu'à 75 kilomètres de la Turquie et à 100 de la Syrie, mais à 800 de la Grèce continentale, est un vaisseau hellène qui aurait dérivé vers des rivages hostiles. Plus prosaïquement, elle apparaît comme une sentinelle avancée de l'Europe face à l'Asie.

Le berceau d'Aphrodite

C'est sur l'île de Chypre, précisément sur la plage de Petra tou Romiou (le Rocher d'Aphrodite), au sud de Paphos, que la mythologie situe la naissance de la belle. Celle-ci aurait surgi des flots, debout sur une conque. Pour Homère, elle était la fille

de Zeus, mais Hésiode lui attribue une origine plus ancienne : le titan Chronos après avoir castré son père Ouranos, aurait jeté ses organes génitaux dans la mer, ce qui aurait provoqué une écume d'où serait issue Aphrodite. Ne pouvant accoster sur la côte escarpée de l'île de Cythère, elle se serait laissée dériver dans un coquillage jusqu'à Chypre.

Pour tous, elle est la déesse de l'amour, de la beauté et de la féminité. Qui en fit un plus beau portrait que Botticelli lorsqu'il peignit la « Naissance de Vénus » vers 1485 ? Zeus la maria à Héphestos, un nabot aux jambes torses, dieu du Feu et du Métal. Déçue, elle séduisit nombre de dieux de l'Olympe, d'abord Arès, le redoutable dieu de la Guerre qui lui donna deux fils et une fille, Harmonie ; Hermès, par qui elle enfanta Hermaphrodite, un être bisexué ; Poséidon avec qui elle conçut deux autres fils ; plus tard Dionysos, amours d'où naquit un fils, Priape, que la déesse Héra dota d'un sexe énorme par jalousie envers Aphrodite.

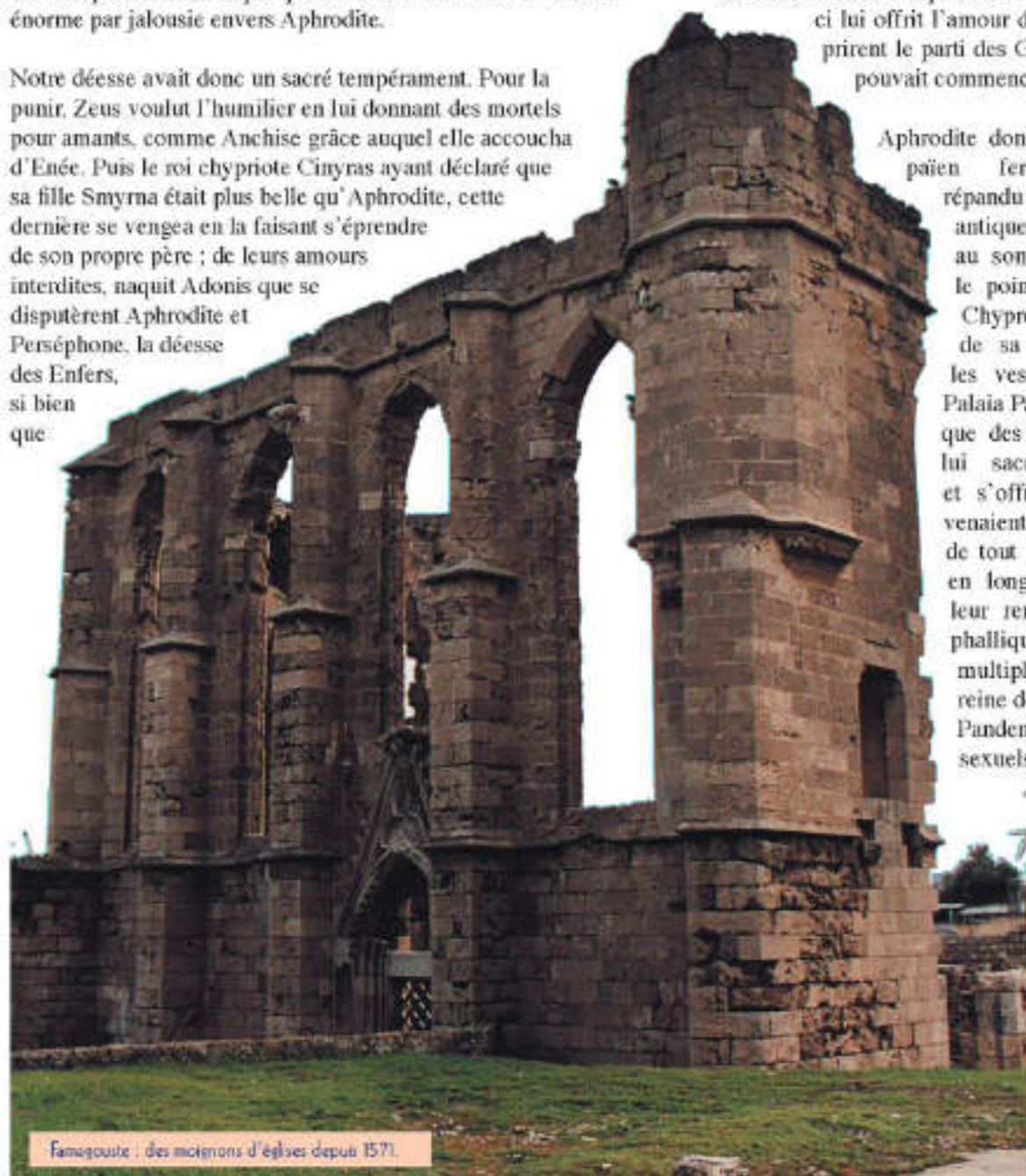
Notre déesse avait donc un sacré tempérament. Pour la punir, Zeus voulut l'humilier en lui donnant des mortels pour amants, comme Anchise grâce auquel elle accoucha d'Enée. Puis le roi chypriote Cinyras ayant déclaré que sa fille Smyrna était plus belle qu'Aphrodite, cette dernière se vengea en la faisant s'éprendre de son propre père ; de leurs amours interdites, naquit Adonis que se disputèrent Aphrodite et Perséphone, la déesse des Enfers, si bien que :

Zeus dut intervenir et partagea l'année d'Adonis en trois saisons, une pour Aphrodite, une pour Perséphone et une pour Adonis lui-même. Le dieu Arès, l'amant jaloux d'Aphrodite, ne l'entendit pas ainsi, et ayant pris la forme d'un sanglier, le tua d'un coup de défense. Adonis devint le symbole de la nature qui, chaque année, meurt avant de renaître. Ce mythe fut célébré avec éclat à Chypre, et en juillet, lors des « Adonies », on représentait Aphrodite remontant des Enfers en compagnie d'Adonis.

Enfin, Eris, la déesse de la Discorde, furieuse de n'avoir pas été, à l'instar des autres dieux, conviée aux noces de Thétis et Pélée, jeta entre les convives une pomme d'or, la « Pomme de la Discorde », où étaient inscrits ces mots « A la plus belle ». Athéna, Héra et Aphrodite se querellèrent alors et en appelèrent au jugement de Pâris, vêtues de leur seule nudité. Ce dernier arbitra en faveur d'Aphrodite ; en reconnaissance, celle-ci lui offrit l'amour d'Hélène. Héra et Athéna prirent le parti des Grecs : la guerre de Troie pouvait commencer.

Aphrodite donna naissance à un culte païen fervent, universellement répandu dans tout le monde antique. Elle eut son temple au sommet du mont Olympe, le point culminant de l'île de Chypre et, tout près de la plage de sa naissance, se trouvent les vestiges du sanctuaire de Palaia Paphos : Hérodote raconte que des jeunes filles chypriotes lui sacrifiaient leur virginité et s'offraient aux pèlerins qui venaient lui rendre hommage de tout le bassin méditerranéen, en longues processions où on leur remettait sel et symboles phalliques. Ses facettes étaient multiples : Aphrodite Urania, la reine des Montagnes, Aphrodite Pandemos, la déesse des jeux sexuels, Aphrodite Porne, la déesse de la débauche, mais aussi Aphrodite Nympe, la déesse du Mariage, Aphrodite Pelageia, la protectrice des marins, et surtout Aphrodite Paphia, la déesse de la Fertilité.

Tout ceci se passait pendant les temps



Famagouste : des moineaux d'églises depuis 1571.

heureux où les dieux et les hommes se tutoyaient. Puis triompha d'eux le Dieu jaloux des chrétiens dont le royaume n'est pas de ce monde... Les empereurs romains succombèrent à leur tour à la religion du péché originel et Théodose mit fin aux rites païens. Le Christ supplanta le culte d'Apollon et en 431, lorsque le concile d'Ephèse consacra la Vierge « Théotokos », c'est-à-dire Mère de Dieu, les prélats lui attribuèrent nombre de caractères de l'antique déesse-mère (sans les aspects licencieux...). Mais aujourd'hui encore, ce paganisme ancien reste profondément ancré chez les Chypriotes : ainsi les femmes nouent-elles toujours des mouchoirs devant les sanctuaires réputés rendre santé ou fertilité, et les « anthestria », les fêtes de fleurs, ne font que reprendre, de manière édulcorée, les cultes dionysiaques.

De la mythologie à l'histoire

Le premier peuplement de l'île remonte au néolithique ancien pré-céramique (peut-être dès le 9^{ème} millénaire avant notre ère) et est attesté par la présence d'outils de pierre, de jarres et d'idoles en forme de disque. Les premières poteries datent du néolithique récent (- 4 500 ans) et appartiennent à la catégorie des « céramiques peignées » (couvertes d'ondulations). Et dès le chalcolithique (- 3 800 à - 2 300) on a les preuves d'une activité intense sur l'île, liée à la découverte et à l'exploitation du cuivre : cuivre se disant « aes cyprium » en latin, il ne faut pas chercher plus loin l'origine du nom de cette île. La poterie évolue alors pour donner de superbes vases blancs ornés de motifs floraux stylisés, réalisés à la peinture noire. À l'âge du

bronze (- 2 300 à - 1 000) Chypre connaît une civilisation déjà brillante et devient un important carrefour d'échanges au cœur de la Méditerranée orientale. Dès le 18^{ème} siècle avant notre ère, la Crète y installe ses premiers comptoirs commerciaux. Ainsi surgissent les cités de Kition (future Larnaca) et Engomi près de Famagouste. Pendant plus de mille ans, les Grecs, Mycéniens, puis Achéens, y développent villes et ports et lui assurent une grande prospérité. Une dizaine de royaumes y prospèrent jusqu'au 8^{ème} siècle.

Profitant du déclin hellénique, les Assyriens sont les premiers à conquérir l'île en 707 et y demeurent jusqu'en 650. Chypre retrouve alors son indépendance et sa richesse, mais pour peu de temps, car le pharaon Amasis occupe l'île en 570. Les liens font appel aux Perses qui les débarrassent des Africains, mais les occupent à leur tour. Les Grecs tentent à plusieurs reprises de se libérer de leur joug. Cimon en 450, et surtout Evagoras en 350, mais en vain. Ce n'est qu'en 333 qu'unissant leurs forces avec celles d'Alexandre, les Chypriotes recouvrent leur liberté. L'île retrouve sa splendeur, sa capitale Salamine rayonne dans toute la Méditerranée orientale. À la mort d'Alexandre, le général Ptolémée la rattache au royaume qu'il a fondé en Égypte : Chypre devient alors un site important de la resplendissante culture grecque d'Alexandrie. C'est à cette époque que naît à Chypre Zénon de Kition, le fondateur du stoïcisme.

En 58 avant notre ère, les Romains s'emparent de l'île et la pillent, puis en font un lieu de villégiature privilégié (Paphos).



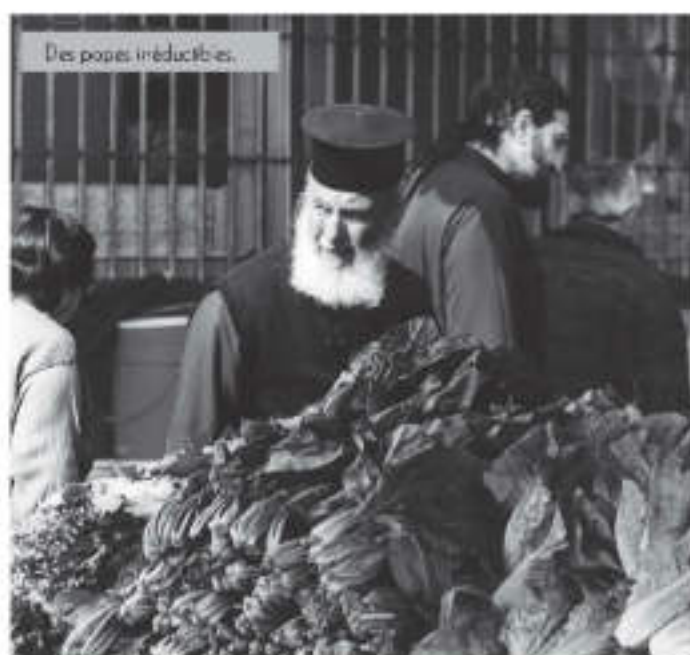
La monastère de Kition.

Sous l'empereur Auguste, Paul et Barnabé y propagent la nouvelle religion, poison du paganisme antique. En 431, au concile d'Ephèse, l'église de Chypre obtient son autonomie vis-à-vis du patriarche d'Antioche : le premier ethnarque de l'île s'appelle Anthémios, le dernier sera Monseigneur Makarios. Devenue province de l'empire d'Orient, elle s'épanouit sous la tutelle byzantine, malgré de multiples incursions arabes (24 entre 632 et 964). Elle se couvre de monastères et de nouvelles villes surgissent : Limassol, Nicosie, Larnaca sur les ruines de Kition, Famagouste près de Salamine.

De cette civilisation gréco-romaine, Chypre conserve quelques sites qui ont beaucoup souffert des dommages du temps (tremblements de terre) et surtout de l'avidité des hommes. Ainsi Kourion, la cité érigée par les Grecs au 14^{ème} siècle avant notre ère, et où se trouve le sanctuaire d'Apollon, fut victime au 19^{ème} siècle d'un pillage en règle de la part d'un consul américain, Luigi Palma di Cesnola, qui emporta son fabuleux butin aux USA ; celui-ci est aujourd'hui visible au Metropolitan Museum de New York, mais les Américains se refusent à toute restitution à ses propriétaires. Plus près de nous, c'est le site de Salamine, l'antique capitale de Chypre, qui a été pareillement pillé par les Turcs en 1974, ainsi qu'on le verra plus loin.

En 1191, Richard Cœur de Lion conquiert Chypre dont il offre le royaume à un Poitevin, Guy de Lusignan, qui se prétend indûment « roi de Jérusalem ». Celui-ci s'est fait remarquer de triste façon : il est le responsable du désastre de Hattin (1187) où la fine fleur de la chevalerie franque fut anéantie par Saladin. C'est donc par hasard que cette famille de croisés francs prend en mains les destinées de l'île jusqu'en 1489, mais elle s'en acquitte avec passion et défend jalousement son indépendance : l'empereur Frédéric II s'y casse les dents en 1228, en ne parvenant pas à prendre pied sur l'île. Mais les rudes méthodes des Templiers ont tôt fait de dresser les Grecs contre leurs nouveaux maîtres. Pourtant c'est une période d'essor, surtout après la chute de Saint-Jean d'Acre (1291) : Chypre est la terre de repli des derniers croisés de Terre Sainte. Ceux-ci, attachés à Rome, élèvent des cathédrales gothiques à Nicosie et Famagouste, transforment ce dernier port en une place-forte impressionnante, érigent des châteaux-forts (Saint-Hilarion, Buffavent, Kantara, Kolossi) et des monastères (Bellapais) sur le littoral et dans les plaines, tandis que les Chypriotes d'origine, fidèles à l'hellénisme orthodoxe, se réfugient dans les montagnes, autour de petites chapelles. C'est ainsi que pendant trois siècles, les uns et les autres cohabitent tout en s'ignorant, et ne se retrouvent que pour défendre leur île contre quelque envahisseur que ce soit.

Le Lusignan Pierre 1^{er} (1398-1432), nostalgique du souffle épique des croisades, met à sac le port d'Alexandrie. Mais les Génois, qui y avaient des intérêts économiques importants, se vengent et s'emparent de Famagouste et de Nicosie. La



dynastie continue à s'affaiblir : les mamelouks ravagent l'île en 1426 et emmènent le roi Janus 1^{er} et 3 000 prisonniers au Caire. Les latins étant vaincus et humiliés, son successeur, Jean II (1432-1458) se tourne vers Constantinople, en épousant une princesse byzantine, Hélène Paléologue, qui relève la religion orthodoxe. A sa mort, l'un de ses fils, Jacques le Bâtard, le bien nommé, réfugié au Caire, n'hésite pas à conquérir l'île à la tête d'une armée musulmane. Il chasse les Génois, réussit à se débarrasser des mamelouks et tente de faire alliance avec Venise en se mariant avec Catherine Cornaro. Les Vénitiens se débarrassent du félon et de son fils, en les empoisonnant, exilent la reine et règnent sur Chypre de 1484 à 1571.

Ainsi, jusqu'à cette date, l'île a participé à l'essor de la culture européenne et n'a connu que de grandes civilisations, grecque, romaine, byzantine, franque, génoise, vénitienne, qui ont fait d'elle le joyau de la Méditerranée orientale. Depuis toujours le danger est venu d'Afrique et d'Asie : Assyriens, Egyptiens, Perses, Arabes. Le pire est à venir, car voici que s'éveille un nouveau prédateur.

Chypre aux mains des Ottomans

Cela fait des siècles que les Turco-Mongols tentent de prendre pied en Europe. Patiemment, depuis la bataille de Mantzikert, en 1071, ils n'ont cessé de rogner l'Empire byzantin. Les croisades et les incursions des hordes de Gengis Khan ont laissé un répit de deux siècles à la civilisation européenne. Mais au 14^{ème}, les Asiates ont repris leur marche vers l'ouest et progressivement asservi les Balkans. Le pire est survenu avec la prise de Constantinople par le sultan Mehmed II en 1453. Et si Soliman le Magnifique a dû renoncer à conquérir Vienne et le reste de l'Europe en 1529, il n'en demeure pas

NOTRE EUROPE

moins que la Porte représente toujours une terrible menace. En Méditerranée, elle règne sans partage : les barbaresques turcs écumant les mers jusqu'en Afrique du nord et le long des côtes d'Europe occidentale. Rhodes est tombée en 1522, Chio en 1566, Naxos un an plus tard : une seule île a su repousser l'envahisseur : Malte en 1565.

Chypre est donc une proie tentante, mais son réseau de châteaux-forts et surtout sa formidable forteresse de Famagouste la rendent redoutable. Le sultan Sélim II regroupe les moyens nécessaires et l'attaque en 1570. Lamaca tombe, puis Nicosie le 9 septembre après 42 jours de siège. De manière coutumière, le sultan la livre à ses soldats pendant trois jours : tous les hommes sont exterminés, les enfants enlevés (islamisés de force, ils seront janissaires ou esclaves), les femmes emmenées pour remplir les harems. 20 000 cadavres de Grecs jonchent les rues de Nicosie.

L'Europe se lamente pour Chypre : le pape Pie V appelle à une nouvelle croisade, Ronsard écrit son poème « Vieu à Vénus pour garder Cypré de l'armée des Turcs ». Seule tient encore Famagouste. Sélim II jette contre elle 200 000 assaillants au printemps 1571. Un quart d'entre eux périssent sous les coups des 8 000 défenseurs du général Marcantonio Bragadino. Mais, après une année de siège, où nul ne les a secourus, les 400 survivants, à bout de forces, se rendent au commandant Lala Mustafa Pacha en échange de la vie sauve. Mais dès les portes de la cité ouvertes, les barbares les massacrent de façon horrible. Le sort de leur chef, le général Bragadino, est encore plus affreux : on lui coupe les oreilles et le nez, on lui crève les yeux, puis on l'écorche vif. Famagouste est en ruines : ses innombrables églises ne sont plus que des amas de cendres. Celles qui ne sont pas trop endommagées sont transformées en mosquées, y compris la cathédrale Saint-Nicolas, une merveille gothique érigée par les Francs, à laquelle on greffe un minaret ridicule et qu'on rebaptise Lala Mustafa Pacha. A Nicosie, la cathédrale Sainte-Sophie, connaît un sort identique (avec deux suppositoires cette fois).

Chypre connaît alors trois siècles d'une terrible nuit, livrée à 20 000 occupants ottomans. Les Grecs vivent dans l'état de dhimmitude, en esclaves sans droits, si ce n'est de payer le tribut à leurs maîtres. Leurs rébellions sont matées impitoyablement. L'église orthodoxe, que les Turcs tolèrent comme partout dans les Balkans, devient le creux de la résistance. En 1821, les Grecs du continent se révoltent, bientôt imités par les Crétois et les Chypriotes. La Grèce, berceau de la civilisation européenne, mobilise Français, Anglais et Russes. Les Turcs vaincus au bout de huit années de guerre, doivent signer le traité d'Andrinople : la Grèce est indépendante, mais pas les îles méditerranéennes. La Sublime s'y venge avec férocité : à Chypre, 400 ecclésiastiques et notables sont décapités, dont l'archevêque lui-même et ses trois évêques.



La forfaiture anglaise

L'Empire ottoman n'est plus que l'ombre de lui-même. Les barbaresques sont chassés de la Méditerranée occidentale par les Français, les Slaves se soulèvent sans cesse. La Russie lui porte un coup fatal en 1877 : le traité de San Stefano (1878) lui ôte une grande partie de ses territoires.

Mais les Anglais rejettent toute idée d'indépendance de l'Arménie, alliée de la Russie, qui ouvrirait à celle-ci la voie des mers du Sud. Lord Salisbury manœuvre sans scrupule : au congrès de Berlin qui révisé le traité de San Stefano, l'article 16 qui protège les Arméniens, est supprimé, en échange de la souveraineté anglaise sur Chypre. Les Turcs vont alors se livrer pendant trois ans (de 1894 à 1896) à un premier génocide du peuple arménien : 2500 villages sont rayés de la carte, 300 000 Arméniens disparaissent. Mais Londres a obtenu de la Turquie ce qu'elle voulait : un site stratégique pour contrôler militairement la Méditerranée orientale et le canal de Suez. Tant pis pour les Arméniens et les Chypriotes grecs !

Ceux-ci réclament « l'Enosis », le rattachement de Chypre à la mère-patrie. Car à ce moment-là, les Turcs ne représentent que 18% de la population ; ce sont les descendants des soldats et des colons qui ont occupé l'île de 1571 à 1878, et des rares Grecs ou Latins qui se sont convertis à l'islam pendant cette période. Les Anglais n'en ont que faire. En 1914, Chypre est déclarée unilatéralement possession britannique, puis en 1925 colonie britannique, sous l'autorité d'un gouverneur : l'ethnarque n'a plus aucun pouvoir. Les Grecs se révoltent en 1931, mais Londres instaure un régime d'exception.

Les Chypriotes ne retirent aucune reconnaissance de l'engagement de 20.000 des leurs aux côtés des alliés pendant la Seconde Guerre mondiale. Alors en 1950, l'ethnarque, Monseigneur Makarios III, organise un référendum contre l'avis des Anglais : 96% des Chypriotes veulent l'indépendance. Cinq ans plus tard, la révolte se transforme en guerre d'indépendance grâce à l'EOKA, l'armée secrète du général Grivas. Londres rétablit l'état d'exception, envoie 30.000 soldats, exile Makarios aux Seychelles et n'hésite pas à s'appuyer sur des milices turques : les deux communautés qui s'entendaient jusqu'alors sans problème se dressent l'une contre l'autre. Londres et Ankara agissent de concert : en aucun cas, Chypre ne doit se rattacher à la Grèce, ni même devenir indépendante.

Les Turcs, minoritaires, ne pensent qu'à une partition de fait. Pour cela, sous prétexte d'auto-défense, ils créent une milice armée et entraînée par des officiers de l'armée turque, la TMT. Celle-ci commet le premier massacre intercommunautaire à Otiney en 1958 et s'en prend également aux Chypriotes turcs favorables à l'unité de l'île.

Le temps des illusions

Les Américains qui ne peuvent tolérer qu'en pleine guerre froide, le front sud de l'OTAN soit affaibli par cette querelle gréco-turque, obligent Anglais, Grecs et Turcs à trouver une solution. Chypre accède donc à l'indépendance le 16 août 1960. Mais les Anglais y conservent toutes leurs bases militaires, qui représentent 7% de la superficie de l'île, sous souveraineté britannique.

La nouvelle constitution ne pénalise pas les Turcs, bien au contraire : alors qu'ils ne représentent que 18% de la population, ils ont droit à 15 députés sur 35, 30% des postes dans la fonction publique et même 40% dans l'armée. Face au président grec Makarios, ils disposent d'un poste de vico-président, et surtout d'un droit de veto dont ils usent à volonté, jusqu'à bloquer le système institutionnel. Makarios régit en 1963, en proposant d'amender la constitution, ce que les Turcs refusent. Les tensions entre les deux communautés s'exaspèrent, faisant 134 morts.

Ce que veulent les Asiatiques, c'est le « Taksim », la partition de l'île. Les activistes de la TMT organisent alors 45 « enclaves » où ils regroupent de gré ou de force 100 000 des leurs. Fin 1964, ils fondent la PTCA (Administration provisoire chypriote turque), financée et assistée par la Turquie. Mais la situation a tellement dégénéré que 6 000 Casques Bleus prennent position le long de la Ligne Verte qui sépare les deux communautés. Le rêve de Makarios est brisé : le nettoyage ethnique exercé par les Turcs a tué l'état bicommunautaire.

Le coup de force des Turcs ou la victoire d'Attila...

L'arrivée des colonels au pouvoir en Grèce, en 1967, redonne espoir aux partisans de l'Enosis. Mieux, les Américains voient d'un bon œil l'élimination de Makarios, fervent partisan du non-alignement, et donc catalogué par les Anglo-Saxons comme étant un « suppôt de Moscou ». Le 15 juillet 1974, les colonels fomentent un coup d'état contre le patriarche, mais il échoue lamentablement et provoque leur chute et le rétablissement de la démocratie en Grèce.

Les Turcs en profitent pour intervenir militairement, sous prétexte de séparer les communautés. En réalité leurs intentions sont claires : s'emparer d'une partie de l'île, et pourquoi pas de l'île tout entière. Un premier contingent de 7 000 soldats d'élite débarque le 20 juillet à Kyrenia et atteint Nicosie

en deux jours. 20 000 Grecs fuient vers le Sud. Malgré le cessez-le-feu et la résolution 353 de l'ONU qui reconnaît de fait la partition de l'île, ils procèdent le 14 août à une seconde offensive, beaucoup plus puissante puisqu'elle met en œuvre 30 000 hommes. Nul ne bouge, ni les Américains, ni les Anglais, ni même les Grecs. Les Chypriotes grecs résistent comme ils le peuvent. Un nouveau cessez-le-feu est signé, mais les Turcs en profitent pour conquérir d'autres territoires. La Ligne Verte est remodelée, elle s'étend sur 180 kilomètres et sera, jusqu'en 2003, un « rideau de fer » infranchissable. Les Turcs la rebaptisent Ligne Attila, du nom du général Attila Sav, qui commandait l'invasion.

Cette guerre éclair a fait 4 500 morts, dont 4 000 Grecs. A ceux-ci, il faut ajouter 1 619 disparus dont on sait seulement qu'ils ont été emmenés dans des camps de concentration en

Afin de compenser le départ des Grecs, et d'inverser l'équilibre démographique de l'île, la Turquie importe en masse des Anatoliens : ils sont 47 000 en 1983, 100 000 dix ans plus tard. L'arrivée de ces êtres illettrés et miséreux ne tarde pas à avoir un effet secondaire imprévu : elle provoque l'exode des Chypriotes turcs de souche vers d'autres cieux plus cléments : Turquie, mais aussi Royaume-Uni ou Australie. Ainsi dès 1993, les colons sont plus nombreux que ces derniers. Aujourd'hui, on dénombre au Nord 120 000 Turcs (importés ou « de souche »), 30 000 soldats turcs et leurs familles, et 100 000 « touristes » plus ou moins permanents. Car cette entité, qui n'a aucune existence internationale légale, abrite mafieux et trafiquants de toutes sortes, en toute impunité.

La purification ethnique des Ottomans a parfaitement fonctionné : ne pourrait-on faire un parallèle avec le Kosovo



Turquie, et que nul n'a jamais revus. Les agresseurs n'ont pas hésité à utiliser gaz et napalm contre des civils, les massacres et les viols collectifs sont attestés par de multiples rapports de l'ONU et de la Commission européenne des Droits de l'Homme. Maisons et commerces appartenant à des Hellènes sont systématiquement pillés, le butin est expédié en Asie par avions militaires et par bateaux.

Les 163 000 Grecs du Nord de l'île s'enfuient vers le Sud. Leurs biens, terres et logements, sont redistribués aux musulmans. Les 22 000 Turcs qui vivent encore au Sud sont « fermement incités » par leurs coreligionnaires à venir s'installer au Nord. Les descendants des Ottomans occupent alors (et encore aujourd'hui) 37% de l'île. A l'automne 1975, les non-Turcs n'y sont déjà plus que 9 600, puis 700 en 1993 et moins de 300 de nos jours !

où pareillement les Européens sont chassés de chez eux (avec la bénédiction des instances internationales et de « l'Occident »...) ? Ainsi cette croissance incessante des musulmans d'Asie sur cette terre européenne lui fait courir un risque mortel.

Dès 1975, sous l'impulsion de Denktash, la PTCA se transforme en « Etat fédéré turc de Chypre ». Un pas de plus est franchi le 15 novembre 1983, lorsque celui-ci prend le nom de République Turque de Chypre Nord (RTCN). Cette entité n'a jamais été reconnue par la communauté internationale (résolution 541 de l'ONU), mais par la seule Turquie. Il s'agit d'une zone de non-droit, mais c'est une belle hypocrisie : les banques et les sociétés multinationales y font des affaires florissantes sans état d'âme et les euros y sont préférés à la livre turque. Mais la RTCN demeure sous perfusion de la Turquie, sans qu'elle s'effondre en quelques mois et le



niveau de vie des Chypriotes turcs n'est que le tiers de celui des Chypriotes grecs.

La purification ethnique

Dès leur victoire, les Asiatiques rebaptisent les noms des villes, où fleurissent les statues d'Atatürk. 30.000 soldats turcs s'installent en RTCN. Les Grecs qui sont restés au Nord sont victimes d'intimidations, d'agressions et même de meurtres. Ils sont surveillés par une police omniprésente (courrier ouvert, téléphone écouté), leur liberté de circuler est restreinte, ils ne peuvent parler aux étrangers hors la présence d'un policier turc, ils n'ont pas le droit de vote. Ils ne peuvent léguer leurs biens à un Grec n'habitant pas en RTCN et ceux-ci sont saisis en cas d'émigration. Aucun médecin grec ne peut exercer au Nord. La langue turque, ouralo-altaïque, est la seule langue officielle, les écoles grecques sont peu à peu turquifiées et aujourd'hui il ne reste que quatre écoles primaires grecques au Nord, mais aucun collège ni lycée. On comprend ainsi facilement pourquoi on ne compte plus que 300 non-Turcs en RTCN, pour la plupart âgés de plus de 60 ans.

Famagouste, autrefois brillante cité balnéaire à majorité grecque, a perdu la moitié de sa population et son quartier touristique, Varosha, est devenu une ville-fantôme, interdite d'accès par des soldats en armes et des barbelés, et seulement hantée par les rats. Partout au Nord, les maisons et appartements des Grecs ont été redistribués à des Chypriotes turcs ou à des colons d'Anatolie. La RTCN se permet même d'en vendre

sans titre de propriété légal, à des Européens sans scrupules, principalement des Anglais, attirés par des prix défiant toute concurrence. On ne peut alors que souhaiter qu'un jour l'île soit réunifiée et que ces charognards soient jetés dehors, une main devant, une main derrière...

Le pire concerne les lieux de culte. Avant 1974, on comptait 300 églises et monastères au Nord. 78 d'entre eux ont été transformés en mosquées, les autres ont été vandalisés ou brûlés, reconvertis en étables, granges, garages, et même en dépôts d'armes, morgues ou boîtes de nuit. Beaucoup sont abandonnés, ouverts à tous les vents, livrés aux pigeons, et servent de réserves de pierres pour les bâtisseurs locaux. D'une cinquantaine, on ignore tout, car situés dans des zones militaires interdites. Comme en Algérie, les cimetières ont été saccagés, croix renversées, tombes ouvertes, sépultures violées, avant d'être livrés aux herbes folles. Les sites archéologiques (dont certains ont été transformés en décharges ou en pâturages) et les musées ont subi le même sort : tout ce qui a pu être volé pour être revendu, l'a été. Le site de la glorieuse Salamine n'y a pas échappé. 19.000 icônes ont disparu, ainsi que des milliers d'objets archéologiques de grande valeur, qu'on retrouve au compte-gouttes sur les marchés de l'art clandestins ou officiels, au Japon ou aux États-Unis. Les fresques et les mosaïques ont été démontées quand cela était possible. Dans le cas contraire, elles ont été détruites à coups de marteau et de pierre.

A titre d'exemples, on citera la Panagia Kamakaria, inscrite au Patrimoine mondial de l'UNESCO, dont la fresque, datant de Justinien (525-530) a été découpée en morceaux et dispersée

par des trafiquants. L'église, après avoir été ravagée, est restée pendant des années offerte aux intempéries, comme tant d'autres. Parmi les plus belles, ont subi le même sort Agios Antiphonitis, dans le village de Kalogrea, Agios Euphemianos à Lyssa. Du monastère arménien de Soup Margat, encore en activité en 1974, il ne reste plus rien sauf les pierres. Sous la pression de l'Union européenne, le gouvernement de la RTCN a fait fermer les accès des églises les plus connues, afin d'empêcher d'autres vandalismes (mais que reste-t-il à saccager ou à piller ?) et surtout de dissimuler la réalité de la « libération turque » !

Chypre aujourd'hui et demain

Depuis 2003, sous la pression de l'UE, cinq points de passage ont été ouverts dans la Ligne Verte. Les Chypriotes Turcs ont alors pu se rendre dans le Sud où ils s'approvisionnent en biens d'équipements, vêtements, ... introuvables dans le Nord. Les Grecs, quant à eux, ont découvert avec tristesse leurs anciens villages, leurs maisons détruites ou occupées par des intrus, leurs églises et leurs cimetières vandalisés. Ainsi aux mois d'août et de décembre, peuvent-ils se rendre en pèlerinage au monastère de Saint-André, à l'extrémité de la péninsule de Karpaz.

Le 24 avril 2004, Kofi Annan soumet un projet de réunification à référendum dans les deux parties de l'île. Le plan prévoit deux états constitutifs dans une organisation confédérale. Le territoire turc serait réduit de 37 à 28% du territoire, Morphou et Varosha étant rendus aux Grecs. La moitié des 110.000 colons anatoliens retourneraient chez eux, tandis que seulement 123.000 des réfugiés grecs auraient le droit de revenir s'installer en zone Nord.

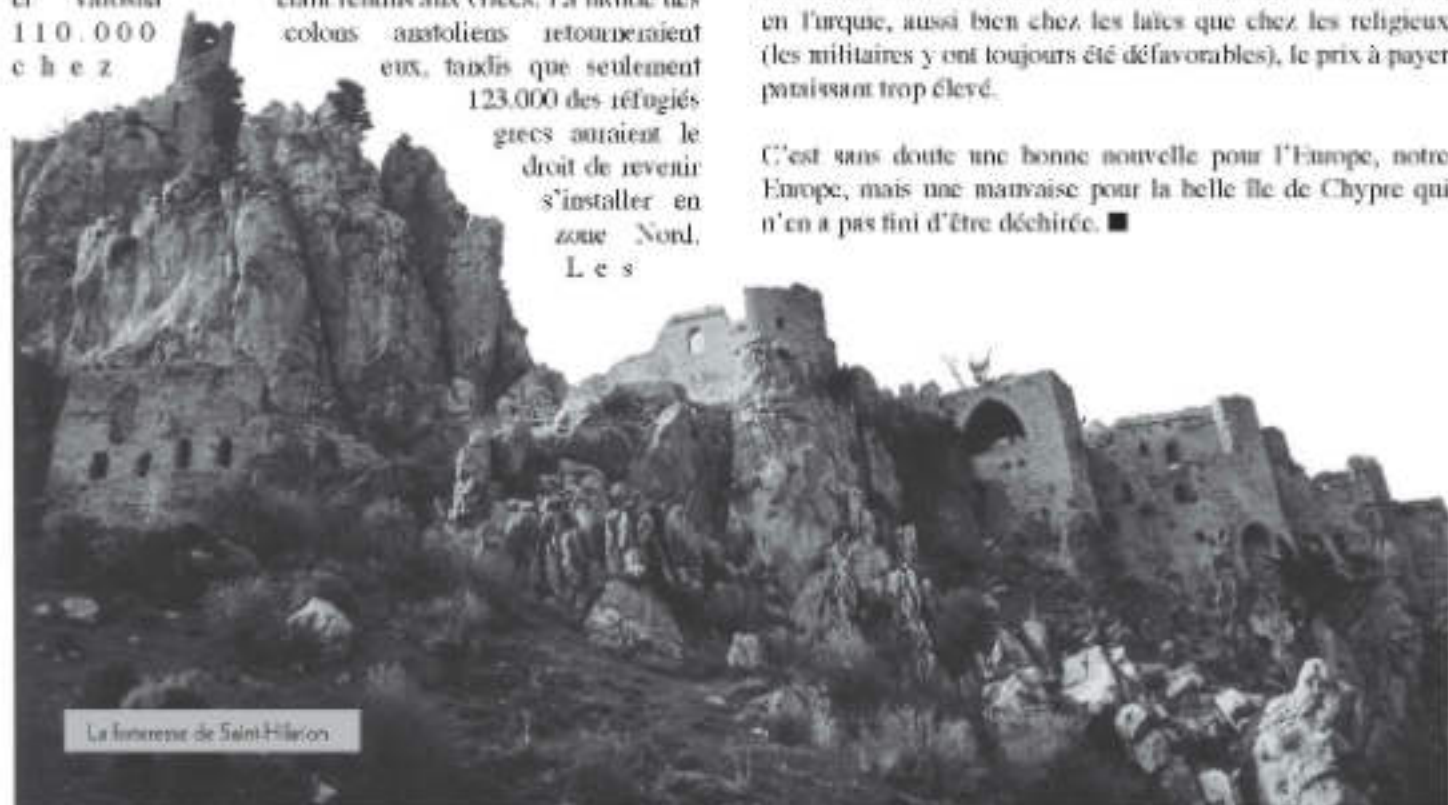
Les

Casques Bleus resteraient jusqu'en 2011, et seraient remplacés par 6 000 soldats grecs et autant de Turcs, car la nouvelle République de Chypre n'aurait pas d'armée propre.

Fort logiquement, ce référendum remporte un oui massif au Nord (65%) et un non encore plus écrasant au Sud (76%). En conséquence, c'est la seule République de Chypre qui entre dans l'Union européenne le 1^{er} mai 2004, la zone Nord étant considérée comme une partie de cet état occupé illégalement par une puissance étrangère. A noter que les responsables européens (Commission européenne), américains (Département d'Etat) et turcs (Abdullah Gül) ont été à l'unisson pour féliciter les Chypriotes turcs de leur choix « clairvoyant » et fustiger les Chypriotes grecs jugés « irresponsables ». Seule la Grèce prend franchement fait et cause pour ces derniers.

Chypre est devenue un enjeu capital de l'entrée de la Turquie dans l'UE, plus encore que la reconnaissance des droits individuels, le problème kurde et le génocide arménien. Américains et Anglais exercent un lobbying pesant en faveur de l'adhésion de la Turquie à l'UE, il est facile de comprendre pourquoi. Mais les Turcs ne renonceront jamais à Chypre. Qu'ils soient blonds aux yeux bleus ou cuivrés aux yeux bridés (on ne peut surtout pas parler d'homogénéité ethnique, les Turco-Mongols d'origine ayant subi un métissage permanent, alterné sans doute liée au viol systématique des captives), qu'ils soient islamistes modérés ou radicaux, laïques ou militaristes, ils font preuve d'un nationalisme intransigeant. D'ailleurs l'idée de l'adhésion à l'UE est en constant recul en Turquie, aussi bien chez les laïcs que chez les religieux (les militaires y ont toujours été défavorables), le prix à payer paraissant trop élevé.

C'est sans doute une bonne nouvelle pour l'Europe, notre Europe, mais une mauvaise pour la belle île de Chypre qui n'en a pas fini d'être déchirée. ■



La forteresse de Saint-Hilaire

Giono et le bourdonnement des abeilles

par Pierre-Émile Blairon

Nous avons démarré dans notre précédent numéro cette rubrique, *page solaire*, avec D.H. Lawrence qu'on a maintes fois rapproché de Jean Giono. Nous avons choisi cette fois-ci de donner un extrait très riche de celui que l'on peut considérer comme l'un de nos plus grands écrivains.

L'écrivain marseillais s'est nourri, dans son adolescence, des auteurs grecs et de la bible ; mais, nous le verrons dans ce texte, sa lecture du livre sacré chrétien fut fort peu conventionnelle : n'en a-t-il retenu que les histoires légendaires, les événements symboliques, les caractères marqués de certains personnages ?

Les dieux, dans le texte qui suit, ne sont pas morts ; ils se sont transformés. Ils ne sont plus « perpendiculaires ». Ils se sont faits discrets, ils s'infiltrèrent, comme de l'eau ou du vent, dans tous les êtres et les paysages ; ils glissent comme la caresse de la queue d'un chat le long de votre jambe, ils s'insinuent entre votre peau et votre chemise, ils voyagent avec vous, vous les emmenez en vacances.

Giono nous explique pourquoi les dieux ont été contraints de laisser la place au christianisme : ils étaient trop heureux ; ils se sont amollis parce qu'il n'y avait rien à faire que de goûter le temps qui passe et de sourire en coin à ces présomptueux qui voulaient refaire l'ordre du monde ; ce sont ces derniers qui ont gagné, en apparence. Cependant, Giono nous laisse entrevoir l'idée d'une revanche de l'ordre naturel sur les inventions religieuses des hommes, sur cet anthropocentrisme, qu'on appelle humanisme, qui a voulu remplacer cet ordre. Dans le texte souligné, Giono suggère, dans une phrase d'une grande beauté poétique, que les dieux, loin de tenter de retener le mur qui tombe, aident au contraire à son affaissement, le provoquent même pour passer plus rapidement au cycle suivant : « Ils

étaient capables... d'emporter leur patrie sur leur dos à travers les décombres, de tresser à mains nues les flammes des désastres pour rallumer paisiblement l'autel du foyer renaissant. »

Giono, dans ce passage tiré de l'une de ses œuvres les moins connues, *Virgile*, évoque, d'une manière très fluide, deux grands thèmes de l'ésotérisme dont seuls quelques esprits plus curieux que d'autres ont eu à connaître. Il s'agit du « bourdonnement des abeilles », d'une part, et de la « calotte crânienne » dessinée sur le scarabée d'or de la tradition spirituelle égyptienne (voir *Hyperborée* n°3).

Avec l'évocation de l'abeille, Giono fait le lien entre ses maîtres grecs, dont Virgile, et le christianisme ésotérique : « *Le propos de Virgile selon lequel les abeilles renferment une parcelle de la divine Intelligence reste vivant chez les chrétiens du Moyen-Âge. On retrouve ici la valeur symbolique du bourdonnement, véritable chant de l'abeille.* »

Au-delà, et tel que nous l'avons évoqué dans l'éditorial, l'abeille est, au même titre que l'eau, l'une des conditions nécessaires à la pérennité de la vie.

Si les abeilles disparaissaient, il ne nous resterait plus longtemps à vivre.

Nous pourrions parler de l'agencement de la ruche, des rayons de miel, ce miel dont se nourrissait Pythagore, du dard de l'abeille, l'épée de justice, de la représentation emblématique de l'abeille sur les manteaux des rois...

Il faudrait un long article pour simplement ébaucher les divers symbolismes liés à l'abeille.

On peut en dire presque autant du scarabée qui roule devant lui sa boule qui représente le soleil (l'or), mais aussi l'œuf



du monde, d'où naît la vie ; la vie naît de la pourriture que pousse devant lui le scarabée et la vie y retourne. Le scarabée porte sur son dos la représentation de la calotte crânienne ; les fontanelles y sont parfaitement dessinées ; à leur intersection est placé le septième chakra ; de là s'envole l'âme lorsqu'elle se dissocie du corps...

L'œuvre de Giono – immense : plus de quarante ouvrages – est en grande partie méconnue. Les intellectuels, des universitaires pour la plupart, qui l'ont commentée ne se

sont intéressés qu'à ce qu'ils comprenaient. C'est ainsi qu'ils ont porté au pinacle des œuvres que Balzac ou Stendhal étaient capables d'écrire avant Giono ; en général, celles de la deuxième période, comme *Le hussard sur le toit*, *Un roi sans divertissement* ou *Le bonheur fou*.

Le reste est à découvrir. Un « Giono » paraîtra bientôt dans la collection « Qui suis-je » des Éditions Pardès qui s'emploiera à contribuer à l'œuvre de réparation de cette injustice. ■

Le bourdonnement des abeilles

par JEAN GIONO



Aux hommes déjà mêlés de champs et de bêtes, le poète ajoutait les dieux. Ils n'étaient plus couverts de cuirasses d'or. Ils n'apparaissaient plus brusquement dans le chambranle des portes en déchirant l'air et la terre, messagers d'atroces nouvelles ; ils étaient comme de l'eau, aussi doux qu'elle, aussi prompts qu'elle à s'insinuer et à tout occuper, aussi frais, aussi violets que l'eau quand

était dans le frisson de peau du cheval, le rire de l'huile, les rides de l'eau, la lueur du blé vert, le miroitement des prés, les collines du matin, et il se continuait indéfiniment dans tous les petits éclats de lumière, jusque dans l'étincelle qui clignotoit sur les clous de cuivre du bâton des bergers. Un autre était dans le gornot des bœufs, les reins des chevaux, le mufle des truies, les cuisses des boucs, le tronc des hêtres et il était fait de toutes les forces, et toute la journée il jouait

Ils n'avaient pas perdu leur temps à prendre au sérieux ce petit fouille-au-pot de Descartes. Ils avaient continué à vivre en plein air. La race était restée pure. Ils étaient toujours capables d'incendier Troie pour reprendre Hélène, d'emporter leur patrie sur leur dos à travers les décombres, de tresser à mains nues les flammes des désastres pour rallumer paisiblement l'autel du foyer renaissant. Ils étaient conscients de cet ordre immense que l'homme moderne ne comprend plus et qu'il appelle désordre. ...

on la mêle à la chaux vive et qu'elle fait tout bouillonner. C'étaient vraiment des corps immenses. Mais ils n'étaient plus perpendiculaires. Ils ne servaient plus à soutenir le ciel comme des piliers, ils servaient à composer la terre. Un

sans cesse autour des fermes jusque dans les poignets, les épouses des hommes et des femmes. Un autre était fait de tendresse et il suffisait d'entrer dans une ombre, de boire à une fontaine, de traverser un pré de menthe pour le sentir

qui s'enroulait autour de vous. D'autres, à l'infini, étaient l'amour, le désir, et la rudesse et la dureté ; la colère, la joie et le repos ; mais ce qui les rendait dieux, c'est qu'ils n'étaient pas confinés à l'usage mesquin de l'homme mais qu'ils se continuaient hors de lui, passaient de l'homme à la bête, de la bête à l'arbre, de l'arbre à la terre, comme le fleuve et le vent traversent et unissent d'immenses pays, comme la pluie qui coule sur les feuilles des arbres, sur l'herbe, à travers la terre, les roches enfoncées et, finalement, tombe goutte à goutte dans la nuit des cavernes profondes.

Je comprenais maintenant l'origine de ce romantisme qui animait nos extravagants. C'était l'admirable démesure ! Avec un sens inné de la vraie nature de l'homme, ils n'avaient pas perdu leur temps à prendre au sérieux ce petit fouille-au-pot de Descartes. Ils avaient continué à vivre en plein air. La race était restée pure. Ils étaient toujours capables d'incendier Troie pour reprendre Hélène, d'emporter leur patrie sur leur dos à travers les décombres, de tresser à mains nues les flammes des désastres pour rallumer paisiblement l'autel du foyer renaissant. Ils étaient conscients de cet ordre immense que l'homme moderne ne comprend plus et qu'il appelle désordre. ...

siècles, n'a pas cessé une minute d'étripailler les autres et de s'étripailler elle-même ; elle a surabondamment prouvé, il me semble, qu'elle est incapable de créer un état de paix véritable. Ils n'étaient donc pas des anges, loin de là, et que dieu soit béni, puisqu'il faut continuer l'espèce ; mais ils n'étaient pas des bêtes. Ils avaient le don divin de la simplicité. Ils connaissaient parfaitement ce que les hommes ne goûteront plus : la plénitude de l'accomplissement. Et c'est la seule chose qui fait l'homme. Le monde mourra désormais sans même savoir ce que cela veut dire.

Pour l'instant, ils allaient à leur fête, la plus grande, la seule de l'année : Noël, la virgilienne avec son étable, son bœuf, son âne et son enfant. Celle-là ils la comprenaient bien. ...

Ils sont tellement naturels que si on les avait laissés libres, ils auraient peut-être réussi à faire quelque chose de grand et d'efficace avec le christianisme même. Débarrassés des saints Paul qui ne les auraient pas fait mordre avec leur truc d'insolation et de tous les coupeurs de cheveux en quatre venus de la religion adverse, ils étaient capables de respecter la grande légende et de la remplir d'abeilles ; elle aurait bourdonné dans les arbres, au-dessus des trésors cachés, comme le crâne du Scarabée d'or. Je regrettais

Ils étaient capables de respecter la grande légende et de la remplir d'abeilles ; elle aurait bourdonné dans les arbres, au-dessus des trésors cachés, comme le crâne du Scarabée d'or.

Des Électre, des Clytemnestre, peut-être même des Jocaste s'en allaient, toute affaire cessante, faire leur marché de Noël. Côte à côte avec Phèdre, Hippolyte conduisait le bogheï. De vieux rois, laissant Hélène et Pâris à la maison, s'en allaient à des assemblées de pasteurs. Didon reniflait dans son mouchoir ; Ulysse nageait et plongeait au milieu de vingt marchands de porcs. Achille et Patrocle, bras dessus bras dessous, marchaient à grands pas vers la ville en chantant des chansons à boire. Ils étaient dans la passion solaire. Certainement pas des anges. Vingt siècles de Christ avaient faussé le sens de la pureté ; ils n'étaient pas des valeurs immatérielles aux ailes de paon. La vie qu'ils menaient dans les pâquerettes, les aubépines, les narcisses, les muguet, les violettes et les lis, ils la menaient aussi dans les humus, les fumiers, les labours, les colères et les peines. On ne guérit pas l'hypocrisie, le mensonge, la cruauté, les sept péchés capitaux et les milliards de petits péchés secondaires avec des infusions de sauge et la vie au grand air, et il faut bien se rendre compte qu'on ne les guérit pas non plus avec des ostensoirs, des encensoirs, des hosties, des litanies et des prêches, fussent-ils sur le plus beau martyr de tous les temps. La preuve est là, chez les chrétiens. C'est la seule peuplade au monde qui, depuis vingt

qu'ils soient si débonnaires. Ils laissaient le premier venu dresser ses plans pour reconstruire le monde. Jamais personne de leur race n'aurait eu cette outrecuidance, ils avaient bien trop peur du ridicule. Ils savaient que le monde est construit et qu'il n'y a qu'à suivre un b-a ba très facile dès qu'on est dans la filière de père en fils. Mais eux qui, en premier lieu, étaient obligés d'être habiles avec les grands outils : les quatre saisons, les quatre éléments, les quatre temps et leurs quatre volontés, comment laissaient-ils parler tout le monde avant eux-mêmes ?

Parce qu'ils étaient trop parfaitement heureux.

On ne le sait qu'après coup. Si j'avais lu plus avant, je l'aurais su ce jour même.

Mais le soleil s'enfonça dans les collines, il fit froid ; je fermai le livre et rentrai. ■

Virgile, 1960, in Bibliothèque de la Pléiade, œuvres complètes, tome III.

NOTES

1 Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des symboles, Collection Bouquins, Robert Laffont.

en librairie fin novembre



Nostradamus

de Pierre-Émile Blairon,
Éditions Pardès,
collection « Qui suis-je ? »

propos recueillis par Isabelle Lascaud



Isabelle Lascaud. Pierre-Émile Blairon, vous faites paraître chez Pardès, dans la collection « Qui suis-je ? » un *Nostradamus* ; vous n'êtes pas le premier...

Disons plutôt que des centaines d'ouvrages ont paru pour commenter les quatrains énigmatiques de Nostradamus, le filon est loin d'être épuisé ; comme personne n'a encore trouvé la « clef » que les exégètes recherchent en vain, chacun peut apporter sa pierre au moulin ; mais c'est un peu le moulin de Don Quichotte... à vent... J'ai abordé le sujet d'une manière différente ; d'abord, il s'agit d'une biographie ; je ne suis attaché à tenter de comprendre comment une œuvre aussi peu conventionnelle a pu surgir et surtout se maintenir au fil des siècles avec autant de succès.

Isabelle Lascaud. Nostradamus ne bénéficie pas d'une image très positive ; on le perçoit comme une sorte de mage occupé à lire dans une boule de cristal ou à élaborer des mixtures de sorcier. Qu'en était-il exactement ?

Les clichés ont la vie dure. Nostradamus était médecin ; il a fait ses études en faculté de Montpellier, l'une des plus anciennes d'Europe. Là il a ensuite voyagé de longues années traversant les campagnes et collectant le savoir des hommes au contact avec la nature ; il a donc élaboré une pharmacopée lui permettant d'ajouter quelque science naturelle aux habituels saignements qui constituaient alors l'essentiel du savoir médical. La phytothérapie, on le sait, commence à être reconnue de nos jours après une longue période d'obscurantisme scientifique.

Quant à la boule de cristal... Nous vivons actuellement à une période de fin de cycle, c'est-à-dire d'ignorance à peu près totale. Les effets de cette fin de cycle commencent à se faire sentir à l'époque de Nostradamus, à l'époque dénommée la Renaissance qui, comme son nom l'indique, en vertu de l'inversion des valeurs, est le commencement de la fin de notre cycle, si l'on veut raisonner en termes intelligibles

au plus grand nombre, je veux dire dans un laps de temps compréhensible. En gros, c'est le début de la modernité. Nostradamus n'était pas un homme « moderne ». Ni ancien, d'ailleurs ; il était affranchi du concept de temps historique, comme tous les génies qui ont survolé de leurs grandes ailes les péripéties humaines.

Nos « Anciens » avaient élaboré des systèmes de mesure de ce temps qui nous paraissent invraisemblables ; Stonehenge est un exemple pratique de cette science, qui, par sa masse, a perduré ; le temps, pour les Anciens, ne concerne pas celui des hommes, historique, mais celui des dieux, cosmique. Nostradamus était l'un des derniers détenteurs de ce savoir perdu qui s'était réfugié essentiellement dans l'alchimie, tant qu'elle a pu être tolérée. Sa parfaite connaissance du système cyclique lui a permis, plus que de prédire, de déduire les événements à venir, en se basant sur l'histoire passée.

Isabelle Lascaud. Apparemment, ses quatrains plus que sibyllins sont pourtant truffés de références très précises ; nous ne sommes pas vraiment dans un système uniquement conceptuel... Ce qui, vous le disiez, a pu permettre nombre de divagations. Comment expliquez-vous cette anomalie ?

Je vous rappelle que le mot « sibyllin » que vous employez vient de « sibylles », femmes inspirées par les dieux, qui étaient censés prédire l'avenir et qui s'exprimaient en un langage abscons. Effectivement, en l'état de nos connaissances actuelles, certaines prédictions sont inexplicables ; un exégète sérieux comme Vlaicu Ionescu a démontré que Nostradamus a prévu la date exacte de la fin du communisme en 1991. L'un de ses quatrains a même prédit, avec des détails dont la précision est confondante, les explosions du 11 septembre 2001 à New-York, événements qui, on le sait, vont marquer durablement l'histoire du monde. Si l'on veut rester dans le domaine de la raison et de la science, seule la physique quantique peut expliquer ces incursions dans l'espace-temps... ■



La signification véritable de la "tête de Maure" du drapeau corse




par Ludovic Dorant

Le film *Matrix*, dont le premier volet est sorti en 1999, film que nous avons mentionné en éditorial, a fait l'objet d'une savante étude symbolique de Paul-Georges Sansonetti. Cette étude est parue aux éditions Exède en 2005. Elle s'intitule *Les Mystères de Matrix*. L'un des principaux personnages du film, Morpheus, présente une particularité qui n'a rien à voir avec la mode ou une obligation de quota, comme c'est le cas dans les séries télévisées américaines. Il est noir.

« En effet », dit Sansonetti, « son visage foncé pourrait renvoyer à ce que Guénon dit des « têtes noires ». Le mythe antique des « éthiopiens », des êtres brûlés par le soleil puisque plus proches de son rayonnement que tout autre peuple, s'interprète de façon métaphorique : ceux qu'un privilège spirituel situe au plus près de la source lumineuse du savoir suprême sont « noirs » car occultés aux yeux des profanes par l'intensité même de cette source. Comme tels, ces êtres se confondent avec la signification supérieure de la couleur noire, à savoir ce qui est principal mais demeure non révélé. C'est aussi ce qu'exprime en héraldique la « tête de maure » qui, popularisée par l'étendard de la Corse, montre le profil gauche d'une face « de sable », donc de couleur noire. Traditionnellement, ce qui se présente à gauche appartient et désigne la dimension magique, surnaturelle – le numineux dirons-nous – d'une chose ou d'un être et la figuration d'un chef symbolise la pensée. La tête de maure est donc la pensée principale occultée, non accessible au profane,



Le blason d'Hugues de Payens, fondateur de l'Ordre du Temple : à trois têtes de maure sur champ d'or. Avec pour fond le métal solaire emblématique d'apollinienne perfection et d'Âge originel, les « têtes noires » semblent présider à la fondation d'une chevalerie soustraite à la Tradition primordiale.

surtout à la fin de cet Âge de Fer qui, pour Hésiode, se traduit par un éloignement de la Tradition. Une pensée nécessitant, on s'en doute, d'être perçue et interprétée avec justesse et, ainsi, maîtrisée. C'est probablement ce que représente le bandeau blanc enserrant la tête de maure sur l'étendard corse comme sur d'autres motifs héraldiques. En effet, le bandeau étant une ligature, il symbolise la maîtrise d'une chose, en l'occurrence le mental. Dans le symbolisme germanique, c'est la rune othalan, stylisant une ligature, qui traduit ce concept : 

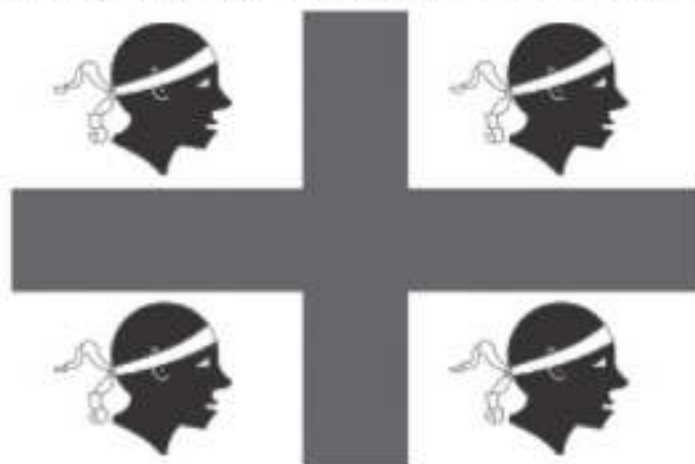
Toujours en héraldique, la « guiche », c'est-à-dire la cordelière permettant de suspendre la corne de brume, a la même signification.

Sansonetti mentionne René Guénon qui, dans son livre *Symboles de la Science sacrée*, a consacré un chapitre aux « têtes noires » (chapitre XVI). On y apprend que les anciens avaient donné le nom d'Éthiopie à quantité de pays dont les habitants, les Éthiopiens, sont appelés ainsi (de la racine Aithi-ôps) parce qu'ils auraient le visage « brûlé » et, de ce fait, noir. Guénon précise que cette dénomination n'a pourtant jamais été appliquée « aux pays habités par des peuples appartenant proprement à la race noire ». Et il ajoute même, pour qu'il n'y ait pas redondance de confusion, que l'actuel peuple éthiopien lui-même n'est pas de race noire, « bien qu'ayant le teint sombre ».

En vérité, ce terme a été appliqué à des pays légendaires comme l'Atlantide, ou à des « Centres du monde », tel, par exemple, que l'Empire du Milieu, c'est-à-dire la Chine. Sansonetti nous a donné l'explication de ce visage, « brûlé », parce qu'il est proche de la Lumière, de la source de connaissance.

La couleur noire est appliquée au centre parce qu'il est le lieu de la non-manifestation, en raison de son caractère principal : le centre est intérieurement noir, ainsi que les êtres qui l'occupent, alors que « la couleur blanche convient aussi au centre sous un autre rapport, nous voulons dire en tant qu'il est le point de départ d'une « irradiation » assimilée à celle de la lumière », dit Guénon.

Il vient à point nommé de rappeler le symbolisme noir et blanc du Yin-Yang dans les traditions asiatiques qui, dans son mouvement tournant, englobe ses contraires complémentaires. ■



Le drapeau de la Sardaigne : quatre têtes de maures encadrant une croix de guiche sur champ d'argent.

Journées "Provence secrète"

des 1^{er} et 2 septembre 2007



Les participants devant le temple de Diane et la chapelle Saint Césaire qui lui est accolée.

Pour un coup d'essai...

« Provence secrète » suppose que nous sommes en Provence ; quand le reste de la France grelotte sous la pluie, le mauvais temps se traduit ici par un vent, qui peut être violent quand il pleut à torrents ailleurs, et une chaleur torride. Autre (grand) inconvénient : le feu.

Plein succès donc pour ces deux journées placées sous un soleil radieux (ravi aux dieux, ou Dieu-Ra ?) qui ont réuni un peu plus d'une vingtaine de personnes, pour chacune des deux journées, venues d'horizons divers et qui ont très rapidement sympathisé.

Samedi 1^{er} septembre, 9h : les premiers participants arrivent, le temps de faire les présentations et d'avalier un

café et nous partons à pied sur le site de l'Hermitage ; nous devons faire vite ce matin : nous sommes en période de vigilance jaune, selon les informations recueillies auprès des services météorologiques ; l'accès aux massifs forestiers est limité de 6h à 11h du matin. Nous avons été « assistés », discrètement, tout au long de ces deux journées par nos amis les pompiers, ou les membres des « Comités feux ». Et c'est tant mieux. On sait bien que les feux qui détruisent nos plus beaux sites ne sont, pour leur grande majorité, ni l'effet de malencontreux hasards naturels, ni celui de la négligence humaine, mais bien celui de mains criminelles.

Le chemin qui mène à l'Hermitage, sous les frondaisons, nous place immédiatement dans une ambiance étrange, hors du temps. Ce site a accueilli et conservé toutes les



Le professeur Sansonetti lors de sa conférence sur le thème de la « lecture des « boudes » de Roquepertuse ».

strates des religions qui se sont succédées en Europe : il en avait primitivement les attributs : source, autel naturel, immense grotte ancienne, puis effondrée, décollée. Les trous creusés dans la roche pour y accueillir une charpente destinée à remplacer le plafond sont encore visibles ; Une autre grotte, sur le même site, celle de la Madeleine, a été souillée, taguée. Nous repartirons en emportant les débris. Quelles forces malsaines poussent ces jeunes gens vers l'innommable, la destruction du sacré ? Nous aurons quelquefois le sentiment d'être les derniers témoins de notre fabuleux passé.

Nous prendrons nos véhicules pour voir d'en haut le plus

grand aqueduc du monde, à quelques centaines de mètres de là ; nous traversons à pied l'oppidum celto-ligure : la Sainte-Victoire se dresse à l'est et **Pierre-Émile Blairon** nous retrace les conditions de la bataille qui s'est déroulée en bas, sous nos yeux, en 102 avant notre ère, qui a opposé 35 000 légionnaires à 300 000 Cimbres, Ambros et Teutons (Voir La Dame en signe blanc et les n°1 et 2 d'Hyperhorée)

Retour à Roquefavour, en bus, où Philippe, Damien et Halvard s'affairent autour d'une immense poêle où grésille une centaine de gambas, pour notre repas de midi.

L'après-midi, nous visitons le site de **Roquepertuse** qui a révélé la plus belle statuaire celte, et un probable « monastère » de druides. La reconstitution d'une de leurs cellules, qui avait été vandalisée lors de l'une de nos précédentes visites, a, cette fois-ci, été complètement rasée : nous apprenons par un membre des Comités locaux que c'est la municipalité qui a décidé cette destruction ! On n'empêche pas les vandales de nuire, on supprime l'objet du vandalisme ! C'est plus facile...

Arrêt ensuite au Château Virant où nous sommes accueillis par les propriétaires de ce beau domaine de vignes et d'oliviers ; nous visitons les installations, finement expliquées par Mme et M. Cheylan et goûtons l'huile et les vins, détenteurs de nombreuses distinctions ; c'est sur ce domaine que se dresse le Rocher Wiran, haut lieu



On l'entend beaucoup, on ne la voit jamais : la cigale... Photo prise sur la branche d'un prunier dans la campagne d'Orange.



Les serpents, la vigne, sculptés sur les piliers gallois qui indiquent la source invisible, près du temple de Diane.



Aspiration d'une lée sur le site du Sennelier (rue de Saint-Martin).



Détail du cloître de la cathédrale d'Aix-en-Provence.



La source de la chapelle St-Jean.

salyen, des Celtes salyens, ancêtres du peuple provençal ; ce site est pratiquement inconnu, ignoré des « conservateurs » du patrimoine (les mêmes que ceux de Roquepertuse ?) et autres archéologues officiels. La roche creusée pour accueillir les cérémonies du « *Renatus in aeternum* », fosses d'aspersion et d'immersion, cupules qui reconstituent la constellation stellaire, toute une géographie sacrée est ici retracée dans la pierre.

Dimanche 2 septembre, 9h : nous accueillons le professeur **Paul-Georges Sansonetti** qui, au cours de sa conférence sur la géographie sacrée, va nous commenter avec le talent et l'érudition qu'on lui connaît, quantité de photos, notamment celles détaillant les symboles sculptés du cloître de la cathédrale Saint-Sauveur à Aix-en-Provence.

Vers 13h, une « frita », gigot d'agneau, tomates, poivrons et oignons rissolés et longuement mijotés, va constituer le « plat du jour ».

L'après-midi nous fera visiter le site somptueux de Château-Bas, temple de Diane aux splendides colonnes, auquel on a accolé une chapelle Saint Césaire. Nous avons admiré les serpents, vivres, sculptés sur les piliers gallois annonçant la présence d'une source. Nous retrouverons pas très loin de ce haut-lieu de l'antiquité, quelques éléments du temple qui ont servi à la construction... d'une chapelle, Saint Symphonien, sous laquelle coule une source – ce que les prêtres fondateurs de l'église ne pouvaient ignorer – dont la qualité de l'eau est propice aux personnes souffrant de maladies osseuses, ce qui explique la présence dans l'église de quelques paires de béquilles dont les « miraculés » n'avaient plus l'usage. Nous nous séparerons après avoir vagabondé autour de la chapelle Saint-Jean et, encore, de sa source, construite sur un ancien foyer salyen, et de la chapelle Saint-Martin, près d'Aurons.

Les prochaines rencontres de « Provence secrète » nous emmèneront le dimanche 2 décembre à l'abbaye de Silvacane et au monastère de Ganagobie. Participation : 30 euros.

Rappelons que ces journées sont organisées sous l'égide de l'association CRUSOE, Centre universitaire de recherches et d'études sur les origines de l'Europe, qui édite la revue *Hyperborée*. ■



La chapelle St-Martin.



Le soulèvement (grottes) récupéré du Temple de Diane à St-Symphorien.

Ces entités qui nous agressent et nous minent



propos recueillis par Isabelle Lascaud

Témoignage : **Paul Marcus**
énergéticien et radiesthésiste

Paul Marcus a reçu une formation scientifique, (il est ingénieur EIRTEL, Ecole française de radio-électricité, d'électronique et d'informatique) ; c'est un homme dynamique et souriant, quelque peu avancé dans la cinquantaine ; ses yeux malicieux nous font bien deviner qu'il n'est pas besoin de se prendre au sérieux quand on l'est vraiment, c'est-à-dire quand nous savons situer notre place sur Terre, comprendre ce pourquoi nous sommes appelés, et quand certaines dispositions nous permettent d'appréhender d'autres mondes que ceux immédiatement perceptibles. Nous admirerons son optimisme, l'homme sachant bien que le futur immédiat devra nous faire traverser quelques épreuves.

Paul Marcus reçoit ses patients en cabinet, procède sur site à la purification des lieux, bâtiments anciens le plus souvent mais il arrive que, une maison récente ayant remplacé sur le même terrain une maison ancienne, les entités - que dans un passé pas si lointain on appelait fantômes - soient toujours présentes ; Paul Marcus travaille aussi sur photos des personnes qui le sollicitent, qui ressentent un mal-être et qui ne peuvent se déplacer, et sur plans des lieux investis... Tout rentre dans l'ordre après son intervention, et la vie reprend son cours.

Hyperborée : *Paul Marcus, aviez-vous des antécédents familiaux, un père ou un grand-père, par exemple, qui vous ont légué naturellement ces dispositions que vous appelez « thérapie holistique » ?*

On pense à ces vieux sages de nos campagnes, qu'on appelait « guérisseurs », qui connaissaient le secret des plantes qu'on appelle « simples », qui savaient soigner un eczéma avec un onguent, ou « enlever le mauvais œil » par une imposition des mains ; nous savons maintenant que la guérison par des procédés naturels, on parle aussi de « naturopathie », est une survivance des savoirs prodigieux de nos lointains ancêtres, druides ou chamans. Considérez-vous être en quelque sorte un peu leur héritier ?

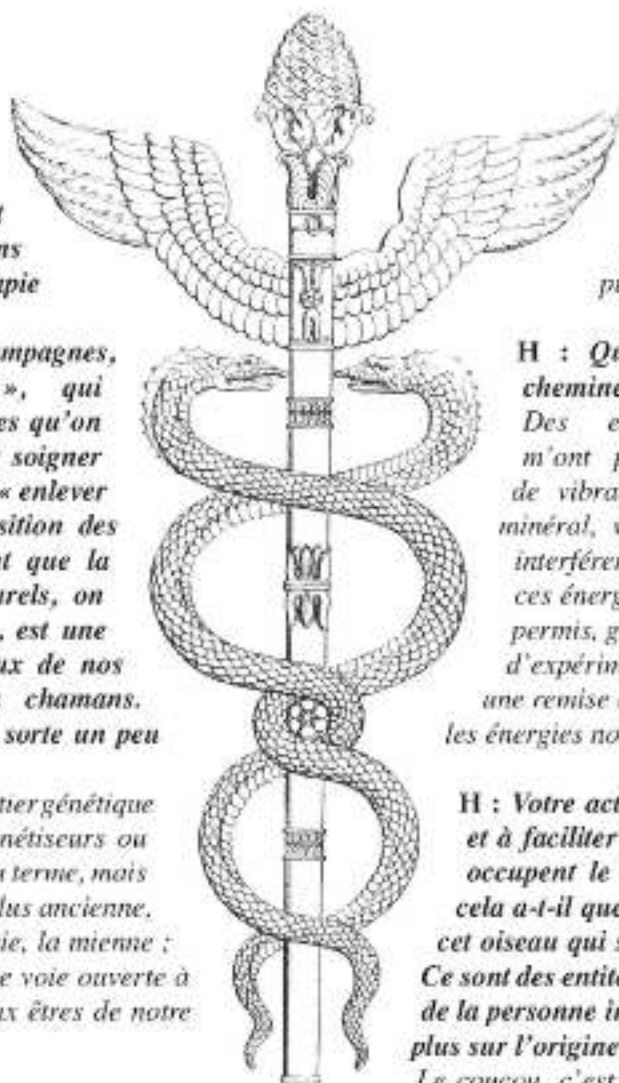
Avraï-je dire, je ne pense pas être l'héritier génétique d'une lignée de guérisseurs, magnétiseurs ou sourciers, au sens conventionnel du terme, mais plutôt d'une mémoire ancestrale plus ancienne, karmique, qui a surgi dans cette vie, la mienne ; je suis un représentant, celui d'une voie ouverte à la relation d'aide et de service aux êtres de notre planète.

H : *Ces dispositions thérapeutiques traditionnelles viennent s'ajouter ou compléter les soins fournis par la médecine conventionnelle ? Vous arrive-t-il de travailler en collaboration avec certains médecins ?*

En effet, ce travail est considéré, même par nombre de généralistes et spécialistes, comme complémentaire, et surtout, supplémentaire, pour des cas non résolus par la médecine et les traitements conventionnels habituels. Certains médecins ont accepté l'idée, grâce à la théorie de circulation de l'information, que la maladie peut se loger aussi dans nos corps subtils et que certains facteurs ont tendance à l'entraîner vers le corps physique en créant alors les symptômes visibles de la maladie. Une prévention est encore possible lorsque cette information est détectée en amont du corps physique.

H : *Vous êtes vous-même de formation scientifique ; avez-vous facilement accepté la révélation de ces dons ? Je suppose que votre esprit cartésien faisait de la résistance ?*

Je suis ingénieur électronicien mais je me suis beaucoup intéressé à la physique quantique ; cette dernière m'a permis d'accepter tant les « principes d'incertitude » que



les « coefficients d'étrangeté », ou autres apanages de la science physique avancée. L'énergétique et les théories vibratoires ont vite écarté les résistances que j'aurais pu avoir à ce sujet.

H : *Quel a été le déclencheur et le cheminement de cette prise en compte ?*

Des expériences d'ordre personnel m'ont permis de découvrir l'existence de vibrations dans les différents règnes, minéral, végétal, animal, humain, et leurs interférences. La possibilité, et de ressentir ces énergies subtiles, et de les mesurer, m'a permis, grâce à un enseignement didactique, d'expérimenter par moi-même et d'accepter une remise en cause permanente pour adopter les énergies nouvelles émergentes.

H : *Votre action principale consiste à détecter et à faciliter le départ de certaines entités qui occupent le corps et l'âme d'une personne ; cela a-t-il quelque chose à voir avec le coucou, cet oiseau qui s'installe dans le nid d'un autre ? Ce sont des entités parasites, qui pompent l'énergie de la personne investie ; Pouvez-vous nous en dire plus sur l'origine et la nature de ces entités ?*

Le coucou, c'est une belle image ! Elle est exacte.

On peut comparer les dégâts qu'occasionne ce turbulent volatile à ceux que provoquent les entités qui se nichent en nous.

Des âmes désincarnées, de personnes défunctes la plupart du temps – mais il y a des entités d'une autre espèce – n'ont plus l'énergie nécessaire pour rejoindre les niveaux supérieurs. On connaît l'expression populaire « errer comme une âme en peine ». Certaines, humaines, voire extra-humaines, sont très anciennes – plusieurs siècles – et le temps ni non plus la distance ne peuvent avoir de prise sur ces abstractions.

H. *Votre travail, dans le cas de ce que vous appelez une « purification » a-t-il quelque chose à voir avec celui de l'exorciste chrétien ? Êtes-vous vous-même dépositaire d'un concept religieux, êtes-vous astreint à observer des règles liées à une religion ?*

Les religions, notamment chrétiennes, pratiquent l'exorcisme, en la personne d'un prêtre ou d'un évêque habilité à cet effet, c'est-à-dire ordonné ; ces exorcistes vont mettre en place un rituel préconçu, utilisent des fumigations, des outils et des prières adaptées pour la circonstance.

J'utilise aussi la prière, je fais montre de mon amour pour les âmes errantes, j'allume des bougies et un bâton d'encens, je passe un morceau de musique sacrée. Le concept, unique, est la foi dans le résultat ; c'est un être relié (de religere) au divin intérieur et extérieur qui est le moteur de la purification et qui permet d'entrer dans le champ d'intention, force de l'univers tournée vers l'ascension spirituelle.

H. Pouvez-vous nous parler de la manière dont vous procédez ? Pour commencer, comment détectez-vous la présence d'importuns chez une personne ? Ces importuns investissent l'âme ou le corps d'une personne ou les deux ? Quels sont les symptômes qui vous permettent de faire votre diagnostic ?

Pour déterminer si une personne est investie par des entités, la mesure des taux vibratoires et des polarités est établie en radiesthésie ; on utilise habituellement un pendule. Il nous permet aussi de recenser le nombre d'entités hébergées et la date à laquelle les entités sont apparues dans ce corps, qui est seul investi ; l'âme n'est pas touchée. Les symptômes ne manquent pas et ne trompent pas : dérèglement du rythme cardiaque, tachycardie, crise de « panique », angoisse, oppression, coup de fatigue brutal, soudaine envie de dormir, troubles de la vision, maux de tête, nausées, douleurs dorsales, agressivité anormale, dépression. Lorsque les entités sont présentes depuis longtemps, presque toutes les fonctions de l'organisme sont atteintes et on observe alors des pathologies plus lourdes : grave dépression, agressivité permanente, maladies qui ne guérissent pas, aggravation et permanence de tous les maux habituellement minurs : troubles digestifs, constipations, diarrhées, fibromyalgies, fatigue chronique et cet état de souffrance permanente aboutit quelquefois au suicide...

H. Quelles sont les conditions de travail requises, avez-vous besoin d'une atmosphère particulière pour opérer ? Quand je dis « opérer », je ne pense pas, évidemment, à ces guérisseurs philippins qui, paraît-il, opèrent effectivement avec leurs mains nues...

D'une manière générale, le praticien et le patient ont besoin de calme et de sérénité au cours de la séance de soins :



téléphones débranchés, pas de visite prévue au domicile, pas de sonnerie, ni de radio, TV ; la pièce où s'effectue « l'opération » doit être éclairée de bougies et parfumée d'encens.

Je dois moi-même, bien sûr, être dans une forme excellente, physique et mentale (tabac, alcool ou autre drogue sont prohibées) pour entrer en contact avec le divin.

H. Pouvez-vous nous dire, sans dévoiler vos secrets, comment vous procédez pendant « l'opération » ; avez-vous besoin de faire intervenir des entités positives pour vous aider ? Êtes-vous un channel, un medium, un « facilitateur » comme on dit parfois ? Avez-vous besoin de prononcer des formules indispensables pour obtenir du secours ?

Oh, je n'ai pas de secret ! Mon seul désir est de transmettre mon savoir et mon expérience à qui se sent « prêt » à accepter ce don. Alors, comment je procède, c'est un peu plus long à expliquer en détails ; la séance de travail dure entre une heure et une heure et demie. Je vais donc faire la relation d'une procédure condensée.



Pour commencer, j'appelle les entités christiques et les maîtres attentionnés, le vocabulaire est ici employé par commodité mythique. Mes « intervenants » divins permettent, par leur énergie propre et leur amour, à faire en sorte que les entités quittent le corps où elles se sont « installées ». J'interviens moi-même en tant que « facilitateur », effectivement, le terme me semble bien choisi qui permet à la liaison « âmes-anges » de se réaliser. Quelques formules de protection par la lumière colorée sont utilisées pour ce travail. Quant au « secours », il s'agit ici d'une escalade à mains nues, sans corde et sans filet, sauf le soutien intangible de la foi.

H. Une fois l'intervention effectuée, comment savez-vous si elle a réussi ?

L'intervention effectuée, le patient « re-naît », retrouve son intégrité et sa liberté d'action à part entière avec les nouvelles énergies reçues qui sont alors un support actif de son bien-être. Je vérifie les niveaux vibratoires, la polarité et le départ effectif des entités. La personne délivrée souvent baille, sourit, émet quelques gargouillis, retrouve une respiration calme et le bon fonctionnement de son métabolisme. Le travail effectué sur cette personne agit pendant les jours, les semaines et les mois suivants.

H. Vous procédez de la même façon quand vous devez intervenir pour des lieux et non plus pour des personnes ? Les entités concernées sont-elles différentes ? Pourquoi sont-elles là ?

Les entités négatives des lieux sont de la même famille que celles qui investissent les êtres humains. C'est d'ailleurs souvent sur ces lieux investis que les humains les « récupèrent ». Le travail, les mesures et aussi les résultats sont identiques. Ces entités errent bien souvent dans les lieux de faible énergie positive : cimetières, maisons au lourd passé, marquées par des tragédies, lieux peu fréquentables, pollués psychiquement ou physiquement ; on les trouve rarement dans la pleine et saine nature. Ces abstractions affectionnent les endroits fréquentés par des personnes atteintes dans leur psychisme, à faible niveau de conscience, lieux marqués par la superficialité, l'artificialité, ou la matérialité, donc par les trois...

H. Dans notre siècle de matérialisme effréné et de rationalisme qui ne l'est pas moins, comment procédez-vous pour faire passer votre message ? N'êtes-vous pas quelque peu considéré comme un « illuminé » auprès de certaines personnes ? Cette réaction n'est-elle pas une réaction de défense ou de peur devant quelque chose qu'on ne comprend plus, du fait justement de ce glissement progressif vers de plus en plus de matérialité ?

Un nouveau cycle se prépare ; je suis intimement persuadé que le « glissement progressif » va vers de plus en plus de spiritualité. ONG, associations composées de bénévoles, réseaux de connaissances et de convivialité au quotidien, nouvelles habitudes alimentaires, information en temps réel et montée d'une puissante conscience collective aident à faire passer le message. En ce qui concerne l'illumination... Rappelons qu'un être illuminé est celui qui reçoit la lumière ; et, en ce qui concerne le lieu, on voit mieux et de plus loin un monument quand il est illuminé...

H. On dit que les derniers détenteurs de ces médecines anciennes sont encore les Indiens, les Amérindiens, les Chinois ; tous, autant qu'ils sont actuellement, non-européens. Est-ce que ce sont les Européens ou, plus généralement, les Occidentaux, qui sont le plus gravement atteints par la dégradation de notre qualité de vie ? Et comme on assiste à une occidentalisation massive et rapide du monde, n'y a-t-il pas danger global de voir disparaître notre espèce humaine qui aura de moins en moins de force à résister à ces entités qui les attaquent ?

La théorie des champs morphogénétiques indique clairement qu'une découverte se propage à la vitesse de la lumière, d'âme à âme, d'un point à l'autre du globe... L'Occident apprend vite et la France est prête à entrer dans cette nouvelle ère. Aussi, beaucoup de personnes, d'église ou laïques, veillent à réaliser ce travail de purification, d'une façon de plus en plus volontaire, efficace et éclairée, et permettent de rester optimistes, lorsque les derniers soubresauts de cette fin de cycle auront produit leurs derniers effets néfastes. ■



Pour les fêtes...livres et CD neufs à prix exceptionnels !



8€
les
3 livres !

BON DE COMMANDE

à retourner à : BMB - BP 150169 - 13795 Aix-en-Provence cedex 3

Titre	Auteur	Prix public	Prix amis
LIVRES			
Plus de pardons pour les Bretons (romans)	Saint-Loup	23,00 €	20,00 €
Le Roman de Karolin (essai)	V. Dedering de	19,50 €	10,00 €
John Huston (bio et filmographie)	Philippe	45,00 €	22,50 €
Mormon (biographie)	Bernard Mac'h	28,00 €	14,00 €
St Etienne de Hongrie (biographie)	Made Carlin	27,00 €	13,50 €
Léopold Ier d'Autriche (biographie)	Jean Beranger	32,00 €	16,00 €
La Princesse de Jeanne d'Arc	Robert Braultsch	15,00 €	10,00 €
Madame de Bréville (biographie)	Jeanne Flac	20,00 €	10,00 €
Histoires inconnues de l'Histoire	Philippe Vidal	18,00 €	10,00 €
Ambroise Paré (biographie)	Le P. Poirier	22,50 €	11,25 €
Guinegarde de Narbonne (biographie)	J. Chetepede	25,00 €	12,50 €
Nefertiti et Akhenaton (essai)	Christian Jacq	19,50 €	9,75 €
Pouchkine (essai)	Corinne Poullet	10,50 €	5,25 €
Colette (essai)	Paul Argence	18,00 €	9,00 €
Michel Simon (biographie)	C.G. Poirier	17,50 €	8,75 €
Gabin (biographie)	André Desmets	24,00 €	12,00 €
28 siècles d'Europe (essai)	Denise de Rungement	20,00 €	10,00 €
Nouveau Dictionnaire de Mythologie celtique	Jean Vachon	20,00 €	10,00 €
Le Gant de verre, le mythe de Tristan & Yseult	Philippe Vialat	25,00 €	12,50 €
Histoire des Templiers (histoire)	J. J. Nov	10,00 €	5,00 €
Sig (romans d'anticipation)	René V. et al.	20,00 €	10,00 €
Les Espèces Transactuelles		40,00 €	20,00 €
Les Armes blanches (album)		35,00 €	17,50 €
Les Clois (roman poète)	Et de Lions, Les	5,00 €	2,50 €
Les Dames du Lac (roman poète)	Marion Zacher Bradley	17,00 €	10,00 €
Portraits d'artistes (Abel, Mery, Louis, Nelly)	John Mather	12,00 €	6,00 €
CD			
L'Imaginaire Irlandais (vol.1)		20,00 €	10,00 €
L'Imaginaire Irlandais (vol.2)		20,00 €	10,00 €
Le Chant profond de l'Irlande		20,00 €	10,00 €
Chants traditionnels des Irlandais		15,00 €	7,50 €
La Crosse chantée par Grigori		15,00 €	7,50 €
Musiques, chants et danses de Bretagne		15,00 €	7,50 €
Celtic reflections		15,00 €	7,50 €
Pain Belgrade par la Mémoriana (rock identitaire)		20,00 €	10,00 €
Inconnu d'amour par 20 his (rock identitaire)		20,00 €	10,00 €
CARTES DE VOEUX			
série entrelacs celtique		10,00 €	5,00 €
PROMOTION 3 LIVRES			
(la croix celtique - le nationalisme écossais - la chevalerie)		8 €	

Participation forfaitaire Port/Emballage + 5,00

TOTAL

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de CRUSOE

Mes coordonnées : ☐ M. ☐ Mme

☐ Mlle

Nom :

Prénom :

N° :

Rue :

CP :

Ville :

Tél. :

Courriel :

Pour tout achat
ce livre
OFFERT



Offre valable en France métropolitaine. Délais de livraison sous une semaine environ selon les stocks disponibles.

Renseignements : pierre.blanc@wanadoo.fr



Le Fil des temps anciens

Peuplé depuis des millénaires, notre continent révèle au gré des découvertes archéologiques sa plus longue mémoire, celle des groupes tribaux qui ont survécu dans ses forêts et ses vallées, puis celle des peuples qui ont peu à peu civilisé l'Europe et permis le passage de sa préhistoire à son histoire, la nôtre. Éléments grossiers pour mieux visualiser le fil des temps primordiaux.

PREHISTOIRE

Age de la pierre

Paléolithique
Paléolithique inférieur
Paléolithique moyen

- 3 000 000 d'années avant notre ère

- 300 000 années

Homme de Néandertal

- 52 000. Abri du Moustier (Dordogne)

- 35 000. Site de chasse de Solutré (Bourgogne)

- 32 000. Peintures de la Grotte Chauvet (Ardèche)

- 30 000 années

Homo sapiens

- 27 000. Peintures de la Grotte Cosquer (Provence)

Homo sapiens-sapiens et Homme de Cro-Magnon

- 15 000. Peintures de Lascaux (Dordogne)

- 8 000 années

Fin de la glaciation de Würm

- 7 000 années

Mégalithisme

- 4 000. Alignements de Cham des Boudons (Lozère)

- 3500. Grand menhir d'Er Grah (Bretagne)

- 3 300. Alignements de Carnac (Bretagne)

- 3 100. Sanctuaire de Stonehenge1 (Angleterre).

- 2 700. Idoles de marbre des Cyclades (Grèce)

- 2 500 années environ

- 2 000. Premiers Indo-Européens en Grèce

- 1 800. Statues-menhirs de Filitosa (Corse)

Paléolithique supérieur

Mésolithique / Epipal

Néolithique



Age du cuivre

Chalcolithique



Grotte Cosquer



Statues de Filitosa

PROTOHISTOIRE

Age du bronze

Bronze ancien

Bronze moyen

Bronze final

La future Gaule compte déjà près de 2 millions d'habitants.

- 1 800 années. Gravures de la Vallée des Merveilles (Côte d'Azur)

- 1700. Palais minoen de Cnossos (Crète)

- 1250. Guerre de Troie

- 1 100. Premiers Germains en Germanie et

Premiers Celtes en Gaule



Métallurgie du fer

Age du fer

Hallstatt

La Tène

- 1 000 années environ

Métallurgie du fer

- 800 années environ. Poèmes homériques et Sanctuaire de Delphes.

- 776. Premiers Jeux Olympiques

HISTOIRE

Antiquité



Acropole d'Athènes

- 750 avant notre ère. Fondation de Rome

- 600. Fondation de Marseille

- 500 environ. Sépulture de Vix (Bourgogne), Janus de Roquepertuse

(Provence) et Acropole d'Athènes.

Des euros pour un drakkar !

Une équipe d'archéologues de l'université de Nottingham pense avoir découvert l'emplacement d'un bateau viking et cherche 2 millions de livres pour le fouiller et le restaurer. Le bateau aurait été aperçu dans les années 1930 lors de travaux, puis vite réenterré de peur qu'une fouille n'arrête l'entreprise. Le professeur Harding, ayant eu vent de cette histoire, s'est récemment rendu sur place. Les relevés effectués à l'aide d'un radar indiquent bien la forme d'un bateau de transport viking. Si l'hypothèse est juste, ce serait une grande première car les autres exemples connus de restes de drakkars dans les îles britanniques sont ceux de Balladoole, sur l'île de Man, Sanday et Orkney, mais seules restaient leurs empreintes, le bois ayant entièrement disparu. Dans le cas de Nottingham, l'argile où repose le bateau est un milieu idéal pour préserver indéfiniment les matériaux périssables, comparable à celui où furent découverts les grands bateaux vikings de Norvège.



Le drakkar, ou pour mieux dire le snekkar, navire de guerre viking, était l'aboutissement de 6000 ans de constructions navales scandinaves ! Rapide, il était équipé d'un mât central et d'une voile carrée qui permettait à l'équipage de ramer même lorsque la voile était déployée...

Il y a 50 000 ans...

A Saint-Amand-les-Eaux, une fouille préventive réalisée par l'INRAP a mis au jour un site daté de 50 000 ans, occupé par des Néandertaliens. Il se caractérise par de nombreux ateliers de taille de silex : plus de 10 000 pièces lithiques ont été répertoriées. D'après les premières analyses, des blocs déjà dégrossis, provenant sans doute de la vallée de l'Escaut voisine, étaient amenés sur place pour y être taillés. Une soixantaine de beaux bifaces aux formes très variées ont été identifiés. L'étude des traces d'usure microscopiques laissées sur le tranchant des outils devrait apporter des informations supplémentaires sur ce site exceptionnel. A ce jour, selon Archéologia, un seul site, Saint-Brice-sous-Râne dans l'Orne, est comparable.

Escale à Boulogne sur Mer

Dans l'extraordinaire cadre architectural des Souterrains du Château de Boulogne, un voyage à travers le temps vous conduira, depuis la cité romaine de Bononia-Gesoriacum de Caligula, jusqu'à la très pieuse ville de Notre-Dame, honorée par Philippe le Bel.

Exhumées de la terre boulonnaise, puis des réserves du musée, les pierres exposées permettent désormais au visiteur de retracer chantier par chantier, quelques 200 ans d'intense activité archéologique en pays Boulonnais.

Clou de la visite, «La Nymphe de Boulogne», découverte par Eric Belot, qui devait agrémenter le port antique. Cette nymphe est la personnalisation d'une source, située non loin de son lieu de découverte. La Nymphe-fontaine de Boulogne est l'un des rares représentants de ce type de sculpture découvert en Gaule.

La partie conservée de cette remarquable sculpture en ronde bosse figure la déesse Vénus. Le Bandeau pectoral qui lui enserme les seins ajoute au caractère exceptionnel de cette statue dont la finesse et l'élégance en font une des plus belles oeuvres sculptées récemment découvertes dans le Nord de la France.

Château-Musée

Rue de Bernet - 62200 Boulogne-sur-Mer

Tél.: 03 21 10 02 20

Les horaires : Ouvert tous les jours sauf le mardi de 10 h à 12 h 30 et de 14 h à 17 h

le dimanche de 10 h à 12 h 30 et de 14 h 30 à 17 h 30

Face aux Pictes



Rough castle est l'un des 19 fortins romains appuyés sur le Mur d'Antonin lors de sa construction.

La Grande-Bretagne a annoncé récemment son intention de proposer le Mur d'Antonin pour figurer dans le liste du Patrimoine mondial de l'Unesco. Rempart d'une centaine de kilomètres reliant les deux côtes de l'Ecosse, bâti par les Romains en 140 pour marquer leur conquête et bloquer les farouches Celtes Pictes du nord, le mur fut abandonné dès

165 pour un repli stratégique plus au sud, derrière le Mur d'Hadrien. Il a été entièrement restauré et aménagé voici 4 ans. En mai dernier, une délégation d'Ecosse habillée en gardes et soldats romains est venue demander au parlement écossais de soutenir le classement, en y ajoutant la mise en valeur générale de l'héritage laissé par les Romains en Ecosse.

Menace sur nos vins

Au cœur de l'été, la commission de Bruxelles a présenté son projet de réforme viticole, mue par son habituelle obsession du nivellement mondialiste et de la compétitivité industrielle, la commission souhaite faire évoluer le modèle viticole européen en simplifiant son étiquetage et ses pratiques œnologiques, fruits de siècles d'histoire des hommes et d'amour des terroirs.

se référant aux modèles industriels américain ou australien, bientôt indien et chinois, elle subordonne terroir et expérience ancestrale aux nécessités de la commercialisation à outrance, sans comprendre que la spécificité (et l'intérêt) des vins européens, et singulièrement français, tient à leurs assemblages de cépages, à l'identité de leur aire de production, au génie artistique de leurs vignerons. pourra-t-on compter sur un président de la République qui n'aime pas le vin et sur un ministre de l'Agriculture qui se méfie des paysans pour sauvegarder ce pan essentiel de notre civilisation, et faire le pari d'un développement du marché mondial des vrais connaisseurs, de préférence à celui, certes innombrable, des simples consommateurs. Bacchus, reviens ! ils sont devenus fous... !

Le Vin, Nectar des Dieux

Exposition
jusqu'au 31 décembre 2007

Symbole des plaisirs terrestres ou célestes, le vin et sa « culture » ont marqué la civilisation européenne depuis la plus haute Antiquité. Cette exposition, présentée à Bougon dans les Deux-Sèvres et consacrée à l'histoire du vin, propose un véritable voyage à travers le monde antique, de l'Orient à l'Occident et retrace ses différents modes de consommation, de ses origines estimées, il y a 7 000 ans jusqu'à la fin de l'Antiquité.

On peut y voir plus de 150 objets exceptionnels, vestiges des mondes oriental, grec, italique et gaulois illustrant les différentes pratiques qui

s'orchestraient autour du vin : banquets, mythes religieux, rites funéraires...

La culture du vin, phénomène de civilisation, témoigne des idéologies, des échanges, des progrès sociaux propres à chacun de ces peuples et inspire la production d'accessoires/réceptacles somptueux liés à ses diverses utilisations : vase à diluer (comme le monumental cratère de Vix haut de 1,60 m), services à boire en bronze, en céramique, mobilier de sépultures, amphores... sont autant de chefs d'œuvres à boire, et à voir !

Projection, café-conférences, animations pour petits et grands enrichissent cette manifestation visible jusqu'à la fin de l'année.

Musée des Tumulus de Bougon
La Chapelle
79800 BOUGON
téléphone 05 49 05 12 13

La mort des abeilles et la survie des hommes

par Solveig du Tourel

La question divise les apiculteurs, les scientifiques et les politiques. Quelle est aujourd'hui l'importance de l'hécatombe d'abeilles que connaît notre planète ? Car il faut bien parler d'hécatombe, le constat est là : épidémies, pesticides et émissions électromagnétiques, sans oublier la mondialisation et l'apparition en Europe de l'abeille asiatique *apis ceranae* porteuse de nouveaux virus, sont depuis quelques années fatales pour des milliards d'abeilles. En quelques mois, près de 60% des abeilles américaines ont disparu, 40% au 20% en Allemagne, en Italie et en Grande-Bretagne. En France, la détermination des apiculteurs relayés par certains médias et par des politiques au premier rang desquels Philippe de Villiers, a permis l'interdiction sur le territoire national des pesticides les plus mortifères, les fameux Gaucho et Regent de la multinationale Bayer.

Contre l'avis de la Commission de Bruxelles, qui, contre toute évidence, continue de les dédouaner de toute responsabilité...

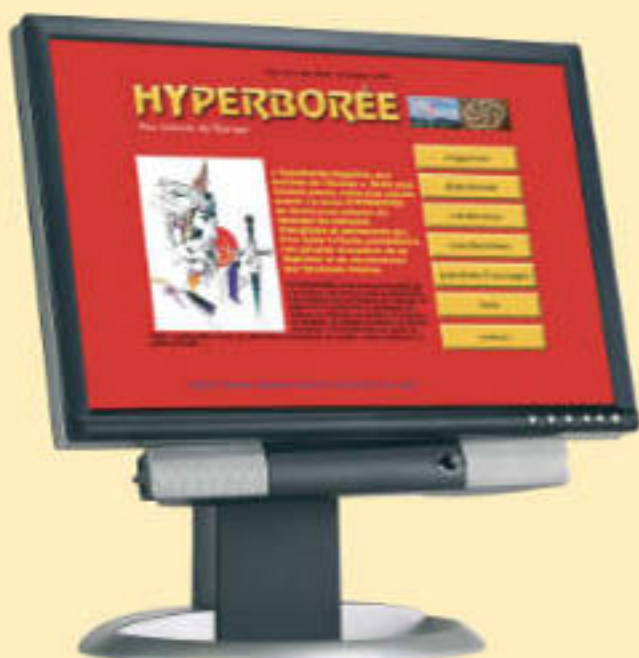
De fait, la mortalité des abeilles est chez nous de moindre niveau, après la catastrophique décennie 1995-2005 qui voyait chaque année mourir empoisonnées 400 000 *apis mellifera*. Pour autant, la surmortalité continue dans certains terroirs et les ruches produisent moins. Indéniablement.

Et pire que tel ou tel pesticide, c'est sans doute aujourd'hui la combinaison d'agents pathogènes qui provoque l'affaiblissement des abeilles, l'accroissement de leur vulnérabilité aux virus et parasites parfois incorporés à des pesticides chimiques pour combattre certains insectes ravageurs et, à terme, leur mort. L'effet de cascade ne sera certainement pas amélioré par les biopesticides produits par les plantes génétiquement modifiées. Ou n'en sort pas ! Sans interdiction massive des pesticides systémiques, il y a à parier que les scientifiques et les biologistes se trouveront engagés dans une course de vitesse destinée à répondre avec le plus de réactivité possible aux dérèglements en chaîne ne créés par les

avancées scientifiques du productivisme... Faute de quoi, y aurait-il à s'inquiéter avant en effet solution de dépendance l'espèce humaine et les abeilles : sans butineuses, pas de pollinisation d'un grand nombre d'espèces végétales nourrissant l'humanité, plus de fruits ni de légumes ! Arrivée sur terre 60 millions d'années avant l'homme, l'abeille est aujourd'hui indispensable à sa survie. Ne l'oublions pas. ■

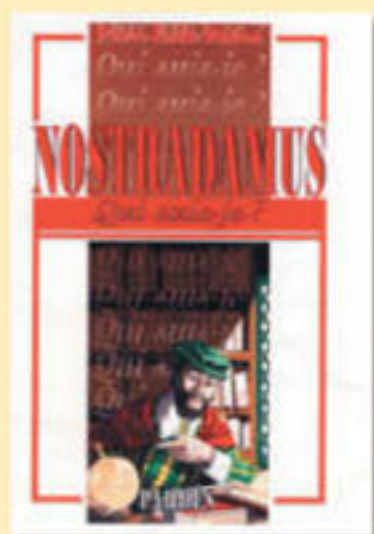


Québec, Suisse, en gne. En France, la



Consultez notre site
www.hyperboreemagazine.fr

Complétez votre collection !
 Commande des revues à l'unité, frais d'envoi gratuits.
**Hyperborée magazine, une revue de garde,
 comme le bon vin.**



Les livres de Jean Haudry sont à commander à :
 Edité - 76, rue Quincampoix - 75003 Paris.

Bon de commande page 24 (sauf livres de Jean Haudry à commander directement chez l'éditeur).